

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le Centenaire de Louvain restaurée :

Lettre de S. S. PIE XI, Discours de S. Em. le cardinal VAN ROEY

Le professeur Charles Nelis

Mémoires

En quelques lignes...

L'évolution du poème chevaleresque en Italie

Victor Hugo

Nouveau progrès dans l'évolution politique de la jeunesse belge

L'abbé Edouard Poppe

Dr Paul VAN GEUCHTEN

S. A. R. l'Infante EULALIE

* * *

Fernand DESONAY

Bⁿ Firmin van den BOSCH

Robert POULET

Martial LEKEUX, O. F. M.

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'inauguration de la Basilique nationale du Sacré-Cœur, Mgr J. Schyrgens.

Le Centenaire de Louvain restauré

Le jubilé rectoral de S. Exc. Mgr Paulin Ladeuze

Lettre autographe de Sa Sainteté le Pape Pie XI

A Notre Cher Fils Joseph-Ernest Van Roey, cardinal-prêtre de la sainte Eglise romaine, du titre de Sainte-Marie-in-Ara-coeli, Archevêque de Malines,

PIE XI, PAPE.

NOTRE CHER FILS,
SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Toujours au cours des siècles ce fut la gloire de l'Eglise de promouvoir puissamment la vraie science et l'enseignement et de travailler avec soin, en conjuguant intimement les ressources de la révélation divine et de l'humaine raison, à en former pour la foi une citadelle invincible.

Aussi avons-Nous appris avec une grande joie que la très illustre Université de Louvain se préparait à des fêtes solennelles pour commémorer l'heureux centenaire de sa restauration et célébrer tout à la fois les cinq lustres d'entrée en charge de son Recteur.

Cette glorieuse institution, fondée par Notre prédécesseur Martin V en 1427 fut, à la suite des troubles politiques de la Révolution française, forcément réduite au silence pendant plusieurs années. Mais le renom de la saine doctrine qu'on y avait enseignée en faisait singulièrement désirer la restauration; et, dès que la liberté d'enseignement fut rétablie en Belgique, l'Université fut réorganisée à Malines, en 1834, et transférée ensuite, l'année suivante, à Louvain, son siège antérieur.

Qui pourrait, en pensée ou en paroles, évoquer et englober toute la lumière de vérité, tous les progrès dans la vraie science dus à cette Institution, au cours de ce dernier siècle? Innombrables sont les citoyens, remarquables et par l'intégrité de leur vie et

par leur enseignement, appelés dans tous les domaines de la vie publique aux plus importantes fonctions, qui reçurent un jour à l'Université de Louvain leur instruction et leur formation. Et ce n'est pas seulement dans votre catholique patrie que l'Université produisit une riche moisson de savants, mais, soit par les apôtres de la Foi évangélisant les pays de Mission les plus lointains, soit par ses étudiants de nationalités étrangères, soit encore par les savants ouvrages qu'elle a fait éditer, elle a pu répandre au loin et disséminer un peu partout à travers le monde sa salutaire influence.

A l'heure actuelle, comme les érudits le savent fort bien, cette palestre des arts et des sciences, la première incontestablement des Académies de Belgique, tant par le nombre de ses étudiants que par le talent de ses professeurs et sa valeur scientifique, jouit dans le monde entier d'une réputation splendide et méritée.

C'est pourquoi, Notre Cher Fils, Nous louons et approuvons paternellement les solennités qui se dérouleront prochainement pour célébrer tant de gloire et une utilité si grande. Bien plus, dans notre immense et si légitime sollicitude pour tout ce qui regarde la religion chrétienne et la civilisation, dans le zèle ardent et constant qui Nous anime pour les lettres et les sciences, Nous Nous y associons bien volontiers et de grand cœur.

Tout particulièrement Nous tenons à féliciter et à congratuler l'éminent Recteur de l'Université, Notre Vénéré Frère Mgr Paulin Ladeuze, qui durant vingt-cinq ans a consacré ses soins et son travail aux progrès de cette institution. Parmi tous ses autres mérites il en est un tout spécial : c'est que, pour panser toutes les blessures et réparer les ruines causées par la Grande Guerre, il a travaillé personnellement avec tant d'ardeur qu'on peut en quelque sorte l'appeler le second restaurateur de l'Université de Louvain.

Que le Recteur continue donc avec les autres professeurs, sous l'égide et la conduite des Evêques, à donner à l'Université les

nouveaux développements qui semblent convenir à notre époque, ou qui favorisent l'efflorescence de l'Action catholique.

Quant à Nous, Nous prions Dieu avec instance que, du haut du Ciel, Il envoie le secours de Sa sagesse pour diriger vos esprits et vos cœurs et assurer le succès à vos heureuses entreprises.

Comme gage de la divine bienveillance, Nous vous accordons de tout cœur dans le Seigneur la Bénédiction apostolique à vous, Notre Cher Fils, au Recteur de l'Université de Louvain, aux professeurs et aux étudiants.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 27 mai, fête de saint Bède le Vénérable, Docteur de l'Eglise, en l'an 1935, quatorzième de Notre Pontificat.

PIE XI, PAPE.

Discours de S. Em. le Cardinal Van Roey

EXCELLENCES, MESSEIGNEURS,
MESDAMES, MESSIEURS,

En prenant la parole devant cette illustre et sympathique assemblée, réunie pour célébrer le centenaire de la restauration de l'Université catholique de Louvain et les cinq lustres de rectorat de son éminent Chef, je suis heureux d'apporter ici le témoignage de l'Épiscopat belge et d'exprimer les sentiments de ceux qui ont l'insigne honneur et la lourde responsabilité de présider aux destinées de l'*Alma Mater*.

Après un siècle d'existence et d'activité scientifique, dans un milieu bien différent de celui où vécut l'ancien *Studium generale*, dans un pays rajeuni et transformé et dans un monde nouveau, évoluant sans cesse, il est un fait qui s'impose à l'observation et à l'admiration de tous, quelles que soient les dispositions qui les animent à son égard, c'est que la nouvelle Université catholique a magnifiquement rempli la mission que ses restaurateurs lui ont assignée.

Héritière des vénérables traditions de sa glorieuse devancière, elle les a adaptées aux conditions modernes de la vie et de la science. Alliant l'esprit des temps nouveaux aux principes éprouvés du passé, elle a pleinement répondu aux nécessités et aux exigences du XIX^e et du XX^e siècle, sans dévier en aucune manière de la ligne tracée par son histoire. C'est ce que voulurent nos clairvoyants prédécesseurs, les grands Evêques d'il y a cent ans. S'ils pouvaient parler en ce moment, — je ne puis douter de leur présence invisible à cette fête jubilaire, — ils diraient que l'Université ressuscitée par eux a donné tout ce qu'ils ont attendu d'elle. En leur nom comme au nom de tous leurs successeurs depuis un siècle, qui tous ont porté l'intérêt le plus actif à la grande institution catholique de Louvain, je rends à celle-ci le témoignage qu'elle s'est admirablement acquittée de sa haute mission.

Tout d'abord elle a bien servi la science.

Elle sait que sa tâche directe et la raison formelle de son existence comme institution universitaire, c'est de cultiver les domaines les plus variés du savoir humain, de s'attacher à la recherche de la vérité, de collaborer avec tous les centres scientifiques du monde aux investigations qui permettent d'étendre les lumières de l'intelligence, et enfin, pour le plus grand bien de l'humanité, de répandre la science ainsi acquise, par l'enseignement supérieur, par la formation de disciples et par les publications savantes.

Tout cela, l'Université de Louvain l'a compris et pratiqué à merveille. Personne ne peut lui refuser la place d'honneur qu'elle occupe dans le monde scientifique, place qu'elle a conquise par les travaux de ses professeurs et par les succès, dans toutes les disciplines du savoir, de ses anciens étudiants. Quelle liste glorieuse

que celle qui étale les noms des savants qui, depuis cent ans, ont enseigné ou enseignent à l'Université catholique! Il suffirait de les énumérer pour prouver qu'elle a abondamment accompli sa tâche première et essentielle, celle de servir la science et la vérité.

En remplissant cette tâche, elle atteint aussi son but secondaire, religieux et national. Car, en adaptant une parole célèbre, il ne semble pas déplacé de dire ici : « Cherchez d'abord la vérité, la science vraie, et le reste vous sera donné par surcroît. »

L'Eglise aime la vérité et ne demande que la vérité; elle s'estime amplement servie si les savants cultivent la science par amour de la vérité, sans intention apologétique directe, comme sans conceptions aprioristiques. L'Université catholique est toujours restée fidèle à cette méthode, la seule vraiment rationnelle d'ailleurs, et c'est ainsi qu'elle a hautement mérité de la Foi et de l'Eglise. Le fait même d'une Université florissante comme celle-ci, dont l'activité s'exerce dans tous les domaines de la connaissance et dont la liberté scientifique — je vous en prends à témoins, Messieurs les Professeurs, — n'est soumise à aucune entrave, ce fait seul déjà est de la plus haute portée pour tout esprit non prévenu contre la Foi catholique.

Mais ce n'est pas tout : l'Université ne s'est pas bornée à répandre la saine doctrine, elle a encore formé une élite intellectuelle, qui, inébranlablement fidèle aux principes catholiques, les professant sans respect humain et les pratiquant avec dignité, exerce une influence incalculable dans tous les milieux sociaux, depuis les plus élevés, qui ne peuvent lui refuser leur estime, jusqu'aux plus humbles, qui subissent son exemple et son action. Si la Belgique est restée si profondément attachée, dans de très larges couches de sa population, à la religion et à l'Eglise, n'est-ce pas pour une bonne part à l'action pénétrante et continue des anciens étudiants de Louvain que nous le devons? Aussi, de tout cœur, je salue ces hommes de talent, de devoir et d'honneur, qui, répandus sur tout le territoire du pays, dans les villes et dans les campagnes, n'oublient pas qu'ils sont fils de notre *Alma Mater* et se dévouent aux saintes causes qu'ils ont appris à vénérer et à défendre à Louvain.

Cette influence salutaire de l'Université pourrait être singulièrement intensifiée encore, et je fais un pressant appel aux étudiants, pour qu'ils se préparent et se forment dès leurs années d'études à l'Action catholique, à laquelle ils ont, à un double titre, et comme enfants de l'Eglise et comme dirigeants de demain, l'impérieux devoir de prendre part. Qu'ils soient convaincus que les biens suprêmes de notre peuple, tant flamand que wallon, sa foi catholique et ses mœurs chrétiennes, sont actuellement menacés de mille manières, et qu'ils peuvent et doivent sauvegarder ces trésors spirituels par l'Action catholique.

Enfin, en louant l'Université jubilaire, pourrait-on oublier les éclatants services qu'elle a rendus depuis un siècle et qu'elle continue à rendre à la société civile et particulièrement à notre patrie? Ne fut-elle pas toujours un puissant facteur d'ordre, de stabilité sociale et d'unification nationale? Faut-il signaler la part importante, décisive souvent, que prennent ses anciens étudiants aux œuvres si variées qui fleurissent sur tous les points du pays pour répondre à toutes les nécessités de nos populations ou pour soutenir leurs droits et leurs légitimes aspirations? Ne voit-on pas, comme on les a vus de tout temps, les professeurs et les fils de l'*Alma Mater* se consacrer avec éclat à la vie publique et exercer leur influence dans les corps constitués de l'Etat, au Parlement, et jusque dans les conseils de la Couronne? Et comment ne pas mentionner avec des éloges mérités la part bienfaisante et splendide que l'Université assume depuis quelques années dans l'œuvre humanitaire et chrétienne accomplie par la Belgique au Congo? Enfin, un fait, que je crois d'une importance capitale pour l'avenir de notre pays, s'achève à Louvain : c'est l'établisse-

ment des chaires universitaires dans nos deux langues nationales. Cette entreprise, qui répond au vœu légitime des populations flamandes en même temps qu'à l'intérêt national bien entendu, sera conduite, nous en avons la ferme volonté, à bonne fin, malgré les énormes difficultés d'ordre scientifique et d'ordre financier, que ne semblent pas soupçonner ceux qui croient que les autorités n'ont qu'à décider pour que l'œuvre soit réalisée en un jour? Mais, pour dissiper tout malentendu et supprimer toute inquiétude pour l'avenir, nous ajoutons qu'il ne sera jamais question que l'une des deux langues prenne la place de l'autre ou prenne le pas sur l'autre : vivant sous le toit de l'antique *Alma Mater*, au même foyer familial, unis par la même foi et le même amour du Christ, Wallons et Flamands sont appelés à se mieux connaître, à s'aimer et à fraterniser à Louvain, pour le plus grand bien de la Patrie et de l'Eglise!

En commémorant les services signalés rendus par l'Université catholique au cours de son existence séculaire, un sentiment d'immense gratitude remplit notre âme. Nous avons tous, aujourd'hui, le devoir et comme le besoin d'exprimer notre reconnaissance à l'égard de ceux qui l'ont si bien méritée; disons avec le vieux Sénèque : « *Credamus itaque nihil esse grato animo honestius.* »

Après avoir offert nos humbles hommages à la divine Providence, de qui provient tout don parfait, et Lui avoir dit dans l'effusion de nos cœurs : « *Laudamus Te, benedicimus Te, adoramus Te, gratias agimus Tibi* », notre pensée se tourne vers ceux qui se sont dévoués à l'œuvre capitale effectuée à Louvain.

Cette œuvre est celle de tous les catholiques belges; ils ont, dès l'origine, répondu à l'appel de leurs Evêques; ils n'ont cessé de soutenir de leurs largesses inépuisables la grande institution scientifique dont ils ont compris l'importance primordiale; ils ne lui ont pas ménagé leur sympathie et leur confiance, et ils regardent comme un devoir de conscience d'y envoyer leurs fils. Honneur et remerciement à tous les bienfaiteurs, grands et petits, à tous les amis dévoués et actifs de l'Université catholique!

Notre gratitude fervente s'adresse ensuite aux professeurs de l'*Alma Mater*, à ces hommes d'élite qui consacrent leurs talents, leur science, leurs forces, leur vie entière à l'enseignement universitaire et aux obligations assujettissantes que cette tâche impose. Je salue avec émotion la mémoire de ceux qui sont passés déjà à une vie meilleure, où ils jouissent, à n'en pas douter, de la récompense méritée par une vie de travail, d'honneur et de foi chrétienne. Et je remercie du fond du cœur ceux qui portent, à l'heure qu'il est, le fardeau du jour et de la chaleur : à eux revient en grande partie la gloire de cette solennité jubilaire.

Mais surtout je m'incline avec respect devant la grande figure des Recteurs qui se sont succédé à la tête de l'Université catholique: les noms des de Ram, des Laforêt, des Namèche, des Pieraerts, des Abbeloos, des Hebbelynck, qui ont fondé, dirigé, développé la célèbre institution pendant trois quarts de siècle, sont universellement connus et vénérés. Ils tiennent une grande place dans l'esprit et le cœur de ceux qui portent intérêt à l'*Alma Mater*.

Aujourd'hui, cependant, c'est la sympathique figure du Recteur actuel, S. Exc. Mgr Ladeuze, qui appelle toute notre attention, puisque aussi bien une gracieuse faveur de la Providence nous permet de célébrer son jubilé rectoral en même temps que celui de l'Université. Et le jubilé du Recteur ne se perd et ne s'oublie pas dans la commémoration de l'illustre institution qu'il dirige avec tant de succès et d'éclat; au contraire, il acquiert tout le relief qu'il doit avoir. Il suffit, en effet, de dire que le dernier quart de siècle de l'histoire de l'Université catholique est signé du nom de Mgr Ladeuze, pour rendre visible aux yeux de tout le monde les mérites exceptionnels que celui-ci s'est acquis. Soit qu'on considère la durée de son rectorat, soit qu'on pense aux événements inoubliables qui l'ont marqué d'un sceau de grandeur

tragique, soit qu'on le suive dans ses gigantesques entreprises de restauration et de développement, tant d'ordre matériel que scientifique, soit qu'on l'observe dans le gouvernement quotidien, pendant vingt-cinq ans, d'un ensemble compliqué d'institutions englobant une population, parfois turbulente, de plus de quatre mille étudiants, on ne peut qu'avoir un sentiment de haute et sincère admiration pour le Recteur jubilaire.

Aussi c'est de tout cœur, Monseigneur, que j'adresse à Votre Excellence, en mon nom et au nom de mes Vénérés Collègues, nos félicitations les plus ferventes et nos plus vifs remerciements pour l'œuvre splendide que vous avez réalisée pendant votre rectorat. Après les congratulations augustes que daigne vous exprimer le Saint-Père lui-même, je pense que le témoignage de vos Chefs immédiats vous ira droit au cœur et que vous y trouverez la compensation de toutes les épreuves et de toutes les difficultés que vous avez rencontrées sur votre chemin.

Vous avez eu, Monseigneur, la pieuse pensée de mettre cette fête jubilaire sous l'égide visible de la *Sedes Sapientiae*, dont la douce image domine ce cadre prestigieux. C'est d'ailleurs un de vos mérites d'avoir en toute occasion attiré l'attention des étudiants et des professeurs sur leur céleste Patronne.

Que la Vierge bénie, Mère de la Divine Sagesse, continue à vous éclairer, à vous soutenir, à vous guider dans la glorieuse mais lourde tâche que vous avez à remplir! Qu'elle daigne conserver sa toute-puissante protection à l'Université catholique, qui Lui a toujours manifesté sa confiance et son amour et qui s'est fait un titre de gloire de défendre ses prérogatives!

Le professeur Charles Nelis⁽¹⁾

Au moment de retracer devant vous la vie et la carrière scientifique du professeur Charles Nelis, il me semble voir surgir tout à coup du passé une foule de souvenirs qui font revivre devant moi, avec une intensité presque douloureuse, de lointaines et chères années.

Je revois le vieil Institut Vésale, tel qu'il était il y a quelque trente-cinq ans, et ce laboratoire de neurologie, aujourd'hui abandonné, dont les larges fenêtres s'ouvraient sur des jardins baignés de lumière. Dans ce cadre presque moyenâgeux, au pied des vieux remparts que la Dyle baignait de ses eaux lentes, à cette même place où s'élèvent en ce jour les nouveaux Instituts qui font la fierté de notre Université, Arthur Van Gehuchten étudiait avec ses élèves l'anatomie du système nerveux.

En 1900, le disciple, le collaborateur, c'était Charles Nelis. Il devait, vingt ans plus tard, reprendre la succession de son maître et poursuivre son œuvre inachevée; il devait continuer à Louvain cette brillante lignée d'anatomistes qui ont fait la gloire de notre Faculté de médecine.

J'ai relu ces jours-ci l'étude aussi belle par la pensée qu'élégante par la forme que Charles Nelis a consacrée à son ancien professeur, et c'est avec une émotion profonde, faite d'admiration et de reconnaissance, qu'à mon tour je vais m'attacher à célébrer la vie et les mérites de celui qui a si pieusement magnifié l'œuvre paternelle.

* * *

(1) Eloge funèbre prononcé à la séance académique tenue aux Halles Universitaires de Louvain le 29 mai 1935.

Charles-Emile-Joseph Nelis naquit à Bruges le 9 juillet 1875. Il fit ses études à l'Ecole moyenne, puis à l'Athénée de sa ville natale et il les termina brillamment, en sortant premier de rhétorique en 1893. Il semble que dès son adolescence déjà on ait vu se dessiner en lui l'homme de science qu'il serait dans l'avenir. Tout attirait, tout passionnait cette jeune intelligence, et bien avant d'entrer à l'Université il consacrait ses loisirs et ses vacances de collégien à l'étude de la botanique et de la minéralogie.

Cet amour de la science et de l'étude, cette curiosité toujours en éveil, ne les devait-il pas à ces lois mystérieuses de l'hérédité, qui se plaît, de temps en temps, à favoriser dans une même famille plusieurs générations successives. Son grand-père, docteur en philosophie et lettres, a publié de nombreux travaux; son père, professeur agrégé de l'enseignement moyen, était un homme de lettres des plus apprécié. Charles Nelis a hérité de tous leurs dons d'intelligence et les a donnés à la science.

C'est à Gand qu'il obtint avec la plus grande distinction le diplôme de candidat en sciences en 1895. A cette époque se produisit dans sa vie un événement qui devait avoir plus tard une importance énorme. Son père fut nommé préfet à l'Athénée de Louvain, et ce fut dans l'Université de cette ville que Charles Nelis poursuivit ses études médicales. C'est là qu'en février 1897, après avoir conquis avec la plus grande distinction le diplôme de candidat en médecine, il fut admis comme travailleur dans le laboratoire d'Arthur Van Gehuchten. Il y resta trois ans. Années fécondes, dont l'effet devait se faire sentir toute sa vie. Il y acquit cette formation profonde, cet amour de l'étude et de la recherche, cette curiosité de l'inconnu et cette passion de la vérité scientifique. Il dut à ces années de labeur de revenir vingt ans plus tard à Louvain, pour succéder à son ancien maître et pour poursuivre son œuvre interrompue.

En 1899, l'étude des lésions provoquées par la rage dans le système nerveux est au premier plan des préoccupations des neurologistes. Charles Nelis publie son premier travail sur l'anatomie et la physiologie pathologique de la rage et son mémoire, couronné par l'Académie de Médecine, vaut à son auteur le prix Alvarenga. Il insiste sur ce fait important que la rage semble être une affection spéciale du neurone sensible, et que les lésions précoces et profondes des ganglions périphériques, dont l'importance avait échappé jusqu'alors, pourraient servir jusqu'à un certain point au diagnostic de la rage dans les cas douteux.

Cette idée est reprise et développée, l'année suivante, dans un travail où maître et disciple collaborent. Elle aboutit à une découverte qui eut à son époque un retentissement énorme. Dans les ganglions cérébro-spinaux d'un animal ayant succombé à la rage, de très nombreuses cellules nerveuses ont disparu, et elles sont remplacées par des amas de petites cellules rondes formant des nodules cellulaires. L'existence de ces nodules se retrouve chez tous les animaux ayant succombé à la rage des rues. Ils constituent un élément de la plus haute importance pour établir le diagnostic précoce de la rage.

La même année 1899, Charles Nelis décrit dans les cellules nerveuses un détail de structure de protoplasme qu'il appelle l'état spirémateux du protoplasme. Déjà visible à l'état normal, cet état spirémateux apparaît surtout dans les intoxications et les infections. Poursuivant ses études histo-pathologiques sur la rage, il signale le fait étrange de l'appartenance du centrosome dans les cellules nerveuses des animaux ayant succombé à l'injection rabique.

En 1899 encore, il étudie avec son maître la localisation motrice médullaire. Les auteurs, contrairement aux idées défendues jusqu'alors, prouvent que la localisation motrice médullaire n'est ni nerveuse, ni musculaire, mais segmentaire. Ce fait a une importance pathologique considérable. Il permet de comprendre comment

et pourquoi, dans un grand nombre d'affections médullaires accompagnées d'atrophie, telles que la syringomyélie, l'atrophie progressive, la poliomyélite, l'atrophie peut se localiser plus ou moins nettement à l'un ou l'autre segment des membres supérieurs ou inférieurs.

1899-1900. Imagine-t-on les heures d'étude que le jeune étudiant a dû consacrer à tant de travaux. Il est le disciple choisi par le maître pour collaborer avec lui dans toutes les œuvres importantes. Il publie lui-même, seul, trois études originales remarquables. Et cependant il ne néglige pas ses études médicales. Le 5 octobre 1900 il est proclamé docteur en médecine avec grande distinction. Et tout cela est couronné par un nouveau succès. Cette même année Charles Nelis est lauréat au concours des bourses de voyage. Le mémoire primé est consacré à l'étude des modifications cellulaires survenant dans le ganglion noueux du vague après la section du nerf.

* * *

Mais voici que la vie l'entraîne. Après s'être donné sans réserve à la science pure, il faut bien songer à l'avenir et fixer sa voie. Le jeune docteur part pour Paris. Il abandonne l'étude de l'anatomie du système nerveux, à laquelle il a consacré tant de sa jeunesse, et peut-être désespère-t-il de pouvoir la reprendre jamais. Mais s'il est homme d'étude, il est aussi homme d'action, il ne redoute pas les décisions à prendre. A cette époque, rares sont en Belgique, en dehors des centres universitaires, les médecins compétents en obstétrique et en gynécologie. C'est cette voie qu'il va suivre. Durant deux ans il est assistant à la Clinique Tarnier, et lorsqu'il rentre à Bruges, sa ville natale, pour s'y fixer, il a le titre de docteur spécial en obstétrique.

Il entre dans la deuxième phase de sa vie. Le voici dans la carrière médicale. Pendant dix-sept ans, de 1902 à 1919, il est médecin avant tout. Il se donne tout entier à ses malades, et l'on se souvient aujourd'hui encore, dans la vieille ville aux eaux dormantes, de la science, de la bonté, du dévouement du Dr Charles Nelis. Mais l'homme qui a reçu une pareille formation scientifique, qui possède à ce point l'amour de l'étude et du travail, ne peut oublier les années qu'il a vécues à Louvain. Seul, loin de tout centre universitaire, il continue à travailler. En 1903 ses confrères le nomment directeur du laboratoire annexé à l'hôpital Saint-Jean, et malgré une vie professionnelle absorbante il poursuit ses travaux. Il publie dans la *Revue médicale de Louvain* une étude sur l'albuminurie des femmes enceintes. En 1904 paraît, dans le *Journal d'Obstétrique de Paris*, un important travail anatomopathologique sur le placenta au cours de l'infection syphilitique. A cette même époque la Société d'Obstétrique de Paris le choisit en qualité de membre titulaire.

A Bruges même, à l'Extension Universitaire, il fait toute une série de conférences extrêmement appréciées sur des sujets scientifiques variés, qui témoignent de sa vaste érudition. Il expose tour à tour les notions modernes sur les microbes, sur le sang, sur le thymus, sur la syphilis. Il fait un cycle complet de leçons sur la biologie. Il publie encore en 1908 une longue étude sur l'eau des puits artésiens de la ville de Bruges.

Dès l'année 1903, jouissant de l'estime de tous ses confrères, il est nommé secrétaire du Cercle médical de Bruges. Il en est véritablement la cheville ouvrière, et c'est à lui que le Cercle doit sa vitalité jusqu'en 1914. Il y fait de nombreuses communications sur l'achondroplasie, sur les tumeurs cérébrales, sur les lésions histologiques de la rage, sur le diagnostic de la syphilis.

Puis vint la guerre et les années terribles. Autour de lui, les jeunes gens qui ont achevé leurs études moyennes sont prisonniers dans la zone d'étape et ne peuvent rejoindre l'armée belge. Les universités sont fermées. Le désœuvrement, la démoralisation

les guettent. Avec un dévouement admirable et cette passion de l'enseignement qui l'a toujours animé, Charles Nelis organise pour eux des leçons de biologie, de chimie et de physique qui leur permettent de se préparer aux études universitaires. Il organise à la même époque, en 1916 et en 1917, un cours complet pour les infirmières. Il se dévoue d'autre part, dans toute la mesure de ses forces, aux blessés et aux victimes de la guerre meurtrière. Par deux fois, en 1917 et en 1918, au moment d'une attaque aérienne sur Bruges, c'est lui qui est là au premier rang, faisant fi des dangers, pour secourir les blessés et les mourants. Ces actes de dévouement qui n'ont eu d'autre récompense que la satisfaction du devoir accompli, montrent bien comment Charles Nelis comprenait la grandeur de sa mission médicale.

Flamand de Bruges, attaché par toutes les fibres de son cœur à sa race et à son pays, il met par-dessus tout l'amour de sa patrie belge, et c'est par un refus noble et énergique qu'il répond à ceux qui lui offrent une chaire à l'Université allemande de Gand.

* * *

1919. La guerre est finie. Dans l'allégresse de la victoire, la Belgique entière vibre d'une foi nouvelle. L'Université, fermée depuis plus de quatre ans, depuis les heures tragiques où elle a vu s'effondrer dans les flammes les trésors que les siècles avaient accumulés, l'Université voit accourir à elle cette fière jeunesse encore toute palpitante de l'ivresse du triomphe. Autour du vieux foyer de l'*Alma Mater* qui se dresse toujours le même, au milieu des ruines, toute la grande famille universitaire se reconstruit. Hélas, combien sont partis et ne sont pas revenus! En décembre 1914, aux heures les plus noires de la guerre, Arthur Van Gehuchten mourait en exil. Dès 1915, accédant à la demande des évêques de Belgique, Charles Nelis a accepté de reprendre sa lourde et glorieuse succession.

Avec un dévouement et une abnégation auxquels on ne pourrait assez rendre hommage, il abandonne une carrière médicale brillante, une situation enviée dans sa ville natale qu'il aime, il quitte même les siens pendant toute une année, il vient à Louvain, rebâtir au milieu des ruines. Avec énergie, avec enthousiasme, il reprend la tâche du maître de sa jeunesse. C'est la troisième phase de sa vie, la plus belle, la plus productive. Dans toute la force de l'âge mûr, il va continuer l'œuvre de ses jeunes années. Etudiant, il s'est donné à la science... et puis la vie l'a repris... et voici qu'à nouveau la science s'en empare.

Pendant plus d'un quart de siècle, sous la direction d'Arthur Van Gehuchten, le laboratoire d'anatomie de l'Université de Louvain avait été comme le creuset ardent où se forgeait la neurologie de l'avenir. Aidé d'une pléiade de disciples et de collaborateurs, le maître avait fouillé tous les domaines du système nerveux cérébro-spinal. Chercheurs d'aujourd'hui, nous évoquons parfois avec une certaine mélancolie, et même avec un peu d'envie, ces temps héroïques d'une science neuve où, pareils aux grands explorateurs, les anatomistes du siècle dernier découvraient les voies nouvelles de mystérieuses zones inconnues.

Voici le disciple devenu maître à son tour. Il a vécu l'époque glorieuse où dans une fièvre de travail s'élaborait pièce par pièce tout le splendide édifice de l'anatomie de l'axe cérébro-spinal. Lui-même a participé à cette construction merveilleuse, et peut-être en retrouvant le laboratoire, témoin de l'enthousiasme de ses jeunes et fécondes années, peut-être en évoquant le passé, au seuil d'une époque nouvelle, hésite-t-il sur la voie qu'il va suivre. Pourtant sa décision est vite prise. Ce qu'Arthur Van Gehuchten avait fait pour le système nerveux cérébro-spinal, Charles Nelis

va tenter de le réaliser pour le système sympathique. « Tâche rude et ingrate comme il le dit lui-même, car mieux ici que partout ailleurs s'affirme l'infériorité de la morphologie. Le morphologiste ne dispose que du champ restreint de la nature morte. Le physiologiste, lui, peut multiplier indéfiniment ses combinaisons, varier les conditions de ses expériences, provoquer à loisir les réponses d'ordre fonctionnel dont il se réserve l'interprétation. Anatomistes et histologistes sont gentilshommes pauvres, vivant au milieu des ruines et des souvenirs de la splendeur et de l'opulence passées.

Mais si le morphologiste explore un champ d'action plus limité, s'il dispose de ressources plus restreintes et de méthodes moins variées, en revanche ces dernières sont plus sûres. Elles aboutissent à des résultats plus certains, plus positifs et conduisent à des acquisitions plus stables, plus durables, parce qu'elles offrent moins de prise aux interprétations et sont par conséquent moins sujettes aux fluctuations des théories. »

Charles Nelis se met à la tâche. Sous son impulsion enthousiaste, le laboratoire de neurologie retrouve l'activité des jours anciens. Lentement, une œuvre nouvelle surgit : l'anatomie du système nerveux végétatif.

Il semblait qu'il fût au delà des ressources de l'anatomie d'arriver à débrouiller l'inextricable faisceau des fibres qui constituent la trame des voies sympathiques. Et pourtant, sous l'effort d'un travail acharné, le mystère s'éclaircit. Ce que jadis Golgi, Ramon y Cayal, Van Gehuchten, Nissl, Marchi et tant d'autres ont réalisé pour le système nerveux cérébro-spinal, d'audacieux anatomistes, leurs continuateurs, le font pour le sympathique. Parmi ceux-ci, Charles Nelis occupe une place de premier ordre.

J'ai parcouru ces jours-ci la première partie de ce traité d'anatomie du système végétatif, qui devait constituer, en même temps qu'un travail d'ensemble parmi les meilleurs et les plus clairs sur cette matière difficile, un exposé des propres recherches du maître et les résultats de plusieurs années d'étude. J'y ai retrouvé cette clarté de la pensée, cette rectitude du jugement, cette objectivité que ses élèves se plaisaient à célébrer en lui. J'y ai trouvé surtout, cette marque si personnelle et si originale que Charles Nelis savait imprimer à ses travaux comme à ses leçons.

Quel changement dans la conception du système nerveux végétatif lorsque l'on compare les descriptions des traités classiques avec l'exposé de Nelis. Sur les ruines de l'ancien grand sympathique, comme le proclame si spirituellement l'auteur lui-même dans un de ses articles, s'édifie le monument d'un système anatomique grandiose, le système nerveux dit végétatif. Ce monument, Charles Nelis contribue à le bâtir sur des plans nouveaux. Langlely dans son schéma célèbre n'admet pas l'existence de fibres végétatives centripètes. Pour lui le système autonome n'a que des fibres centrifuges et il le divise en sympathique vrai, parasymphatique et entérique. Nelis modifie complètement ce schéma. Avec Laignel Lavastine il admet la conception de l'*holosymphatique* qui est l'ensemble du système nerveux végétatif général, et qui comprend des fibres centripètes et des fibres centrifuges. Les fibres centrifuges constituent l'*orthosymphatique* homologue de l'ancien sympathique vrai et le *parasymphatique*.

Dans la description de l'*holosymphatique* périphérique centrifuge, Nelis formule une loi nouvelle et importante qui jette quelque lumière sur une question excessivement embrouillée. Les rapports entre le parasymphatique et l'*orthosymphatique* le long de leurs trajets périphériques ne sont pas livrés au hasard. On sait que toute voie végétative centrifuge se compose toujours de deux éléments. Un premier neurone va du centre nerveux vers un ganglion végétatif, c'est le connecteur centro-ganglionnaire, dont la fibre est pré-ganglionnaire. Un second neurone post-ganglionnaire va du ganglion à l'organe. Nelis établit que les fibres pré-ganglionnaires parasymphatiques n'abordent jamais leur synapse

ganglionnaire sans être accompagnées intimement de fibres post-ganglionnaires orthosympathiques qui innervent le même organe.

Cette constitution des *complexes végétatifs mixtes présynaptiques*, l'auteur la retrouve dans tout le système végétatif périphérique. Elle constitue pour lui une véritable loi, qui est à la base de la double voie anatomique de l'innervation viscérale.

Mais dans sa description du système végétatif, Charles Nelis introduit encore une autre conception neuve et hardie et qui devait faire l'objet de vives discussions, c'est la notion du *métasympathique*. « Au cours de l'évolution d'une science, écrit-il, on assiste à l'accumulation de nombreux faits que l'on peut classer dans un cadre déterminé et connu. Mais les recherches qui se succèdent sans répit font apparaître aussi d'autres faits, en apparence disparates et dont la classification rend perplexe. La nomenclature se ressent évidemment de cette hésitation. De temps en temps, on doit jeter un coup d'œil en arrière pour faire en quelque sorte l'inventaire des faits acquis, afin de savoir s'il n'y a pas lieu de les ranger dans une case commune. » Cette case commune, ici, c'est le *métasympathique* qui est l'ensemble des éléments, cellules et fibres, constituant le système nerveux végétatif local vrai. Il se compose de tous les éléments nerveux et neuroïdes intraviscéraux, à l'exclusion des microganglions parasympathiques et des fibres holosympathiques centrifuges et centripètes. Le métasympathique s'oppose à l'holosympathique dont il est totalement indépendant. Il est véritablement le système nerveux propre des différents organes.

Les années passent et dans le labeur méthodique le professeur Nelis poursuit son œuvre. Il publie en 1923 une remarquable étude sur l'anatomie pathologique de l'encéphalite épidémique qui met bien en évidence les lésions caractéristiques de la maladie nouvelle qui a fait son apparition en Belgique en 1919.

Autour de lui ses élèves travaillent, chacun a reçu sa mission et chacun l'accomplit heureux d'apporter sa pierre à l'édifice commun. Wittebroodt étudie le siège du centre connecteur pupillaire et accommodateur du nerf oculo-moteur; Prévost, la neurologie; Vaerman, le système végétatif annexé au nerf vestibulaire. Vassiliadis recherche les cellules métasympathiques dans les différents organes. Sondervorst décrit la localisation mésentérique du faisceau tecto-bulbaire et poursuit les connexions pallido-rubriques. Enfin Nelis et Gaudissart étudient le parasympathique du nerf oculo-moteur.

Sous l'œil du maître dont les conseils et les encouragements ne font jamais défaut, le travail progresse et lentement, sous l'effort persistant, un coin du voile se soulève et il semble que le système végétatif va nous livrer quelque peu de son mystère. Ses collègues, ses amis et tous ceux qu'intéresse et que passionne l'anatomie du sympathique suivent, avec quelle attention et quel espoir, cette recherche de la vérité scientifique. Pourquoi faut-il que tout à coup l'œuvre soit arrêtée? Quel est l'obstacle qui a surgi brusquement, qui a fait que tant de travaux si brillamment commencés soient restés sur le chantier, qui a laissé inachevé depuis 1926 le traité d'anatomie du système végétatif, dont les 250 premières pages parues annonçaient une œuvre magistrale. Peut-être, au moment de conclure, le maître a-t-il eu comme un dernier scrupule. Sa probité scientifique était telle, qu'il ne voulait rien affirmer sans l'avoir contrôlé maintes fois. Quand on s'est longuement appliqué à une solution difficile, il est d'un sage de ne pas se hâter de conclure, de savoir momentanément laisser dans l'ombre une idée, une conception nouvelle, pour la reprendre dans la suite, l'aborder d'une autre manière et arriver ainsi à la rendre éclatante de vérité.

Et puis, voici qu'un autre problème vient solliciter l'attention du professeur Nelis. Le 5 décembre 1929 des ouvriers travaillant au repavage du chœur de l'église Saint-Pierre, à Louvain, ont trouvé, au centre de celle-ci, à l'endroit du mausolée de Henri I^{er},

duc de Brabant, une vaste maçonnerie. Celle-ci recouvrait un caveau dans lequel on retrouve pêle-mêle une quantité d'ossements. Ils sont confiés au professeur Nelis, et c'est alors un travail nouveau, bien différent sans doute de celui qui l'avait absorbé jusqu'à présent. Il ne s'agit plus de chercher au microscope de mystérieuses voies nerveuses ou d'étranges cellules, il s'agit de rassembler, d'identifier ces crânes, ces vertèbres, ces os, qui gisent là, en un tas énorme, sur les dalles du laboratoire.

Je me souviendrai toujours de cette matinée de 1930, où en pénétrant dans le laboratoire de neurologie, comme j'aimais à le faire de temps en temps pour discuter l'une ou l'autre question qui nous intéressait tous deux, je me trouve tout à coup en présence de trois squelettes immenses, presque entièrement reconstitués. Et je vois encore M. Nelis s'avancer vers moi, rayonnant, jouissant de ma stupeur, et me montrant le plus beau des trois me dire : « Savez-vous qui vous avez là devant vous? Henri I^{er} le Guerroyeur, duc de Lothier et de Brabant, marquis du Saint-Empire... et voici Godefroid II le Jeune, comte de Louvain, et voici Godefroid III que la légende a nommé le duc au berceau. »

Avec une patience et un don d'observation admirables, le professeur Nelis a reconstitué pour les trois squelettes les variables morphologiques hérédito-transmissibles, et il a pu, grâce à l'étude de ces caractères, non seulement affirmer leur origine et leur parenté, mais aussi retrouver ces caractères sur les ossements de saint Albert de Louvain et arriver ainsi à prouver de manière irréfutable l'authenticité des reliques offertes à la vénération des fidèles.

Ces premiers résultats font naître de nouvelles recherches. A Afflighen, à Villers reposent d'autres membres de l'illustre famille des ducs de Brabant et les fouilles qui y sont exécutées par le Dr Tricot-Royer permettent au professeur Nelis d'affirmer l'importance des caractères hérédito-transmissibles pour l'identification des ossements exhumés.

A Bruges enfin, dans des mausolées célèbres, Charles le Téméraire et Marie de Bourgogne dorment de leur dernier sommeil. C'est ainsi que d'étapes en étapes le chercheur est obligé d'étendre sans cesse le champ de ses travaux. Au moment où il croit pouvoir conclure, des faits nouveaux sollicitent son attention et le but poursuivi recule à mesure que son importance s'accroît. M. Nelis avait le ferme espoir cependant de terminer cette année sa longue et minutieuse étude sur les ducs de Brabant. Déjà tous les documents étaient rassemblés, et il avait préparé lui-même une iconographie splendide, destinée à illustrer son travail. Souvent, quand l'un ou l'autre d'entre nous, le pressions de reprendre ses recherches sur le système végétatif, il nous disait : « Encore quelques mois de patience. Voici que j'achève mon mémoire, et puis je retourne à mes anciennes amours. » Et Dieu me pardonne si parfois nous avons osé maudire toute la dynastie brabançonne.

Anatomie du système végétatif, histologie pathologique de l'encéphalite léthargique, études anthropologiques parmi lesquelles il me faut rappeler ici un travail original sur l'appréciation des formes craniennes humaines, tout cela ne constituait cependant qu'une partie de l'œuvre de Charles Nelis. De 1919 jusqu'à son dernier jour, il fut avant tout le professeur d'anatomie. Chargé de la tâche écrasante d'enseigner aux candidatures en médecine toute l'anatomie humaine, il le fit durant ces seize années avec cette ardeur et cet enthousiasme qu'il apportait à toute chose. Parlant avec la même aisance la langue française et la langue flamande, il avait véritablement le don de l'enseignement et tous ses étudiants avaient pour lui une estime et une admiration profondes. Il fut depuis 1919 président d'honneur de la section médicale de *Taal en Kennis*, et les membres anciens et actuels ne me contrediront pas si j'attribue au professeur Nelis une grande partie de la vitalité et de l'intérêt de leurs réunions.

On aimait aller à lui, lui demander conseil, faire appel à sa vaste érudition, chercher une directive précise avant d'entreprendre une nouvelle étude. On aimait le voir, si bon, si accueillant, vous recevoir les mains tendues, le sourire aux lèvres, vous entraînant tour à tour au microscope, où il voulait montrer une préparation curieuse, ou devant l'armoire où il rangeait sa collection de fossiles enrichie de quelque pièce nouvelle, ou encore à son mystérieux cabinet noir bourré d'instruments étranges et d'installations bizarres, mais d'où sortaient les plus belles microphotographies que l'on pût souhaiter voir.

Ce grand travailleur était un modeste qui ne brigait ni les honneurs ni les succès. La satisfaction du devoir accompli était sa plus belle récompense et son seul but était de mener à la perfection l'œuvre entreprise.

On aimait l'entendre parler de ses travaux, de ses projets, des plans qu'il faisait pour les années à venir. Il avait derrière lui une vie déjà bien remplie. La moisson qu'il avait préparée mûrissait au soleil d'été et l'automne s'annonçait magnifique. Et pourtant l'heure était là déjà, marquée par la Providence pour interrompre cette belle carrière.

C'est vers la fin de l'an dernier qu'il ressentit les premières atteintes du mal inexorable. Déjà depuis quelque temps il se sentait plus fatigué, mais avec son énergie et son courage coutumiers, il triomphait d'une faiblesse passagère. En février, après une crise douloureuse qui l'avait obligé au repos, il reprit son enseignement, et je me souviens de la joie qu'il manifestait un jour parce qu'il croyait avoir trouvé la cause et le remède de son mal. Hélas! peu de temps après il dut cesser ses leçons pour ne plus les reprendre. Il vécut des semaines de souffrance avec un calme, une résignation qui sont pour tous un exemple. Sa foi profonde qui avait imprégné toute sa vie le soutenait aux heures noires et c'est à elle qu'il a dû sans doute de garder ce courage tranquille et d'entretenir parmi les siens cette confiance et cet optimisme jusqu'à son dernier jour. Il s'endormit dans le Seigneur à l'aube du 30 avril et sa mort fut belle comme sa vie.

* * *

Dans l'éloge funèbre, si sincère et si touchant qu'un de ses collaborateurs lui a consacré, c'est avec une émotion profonde que j'ai lu ces dernières lignes : « Il y a deux mois à peine, raconte le Dr Sondervoist, un soir, en entrant au laboratoire, je le trouvai songeur, regardant un grand portrait qui orne un des murs, celui de son maître vénéré, feu le professeur A. Van Gehuchten. Me voyant approcher, il me prit par la main. « Regarde, me dit-il avec une émotion intense, cet homme-là a été un génie, et il a travaillé jusqu'à sa mort. » Et dirigeant ses yeux, qui luisaient d'une lumière ardente, vers le ciel où couraient les gros nuages blancs d'un hiver mourant, il ajouta : « Bientôt ce sera le printemps, et nous irons à Bruges. »

Et par un soir de mai tout illuminé des clartés de la saison nouvelle, il est parti vers Bruges. Bruges, c'était pour lui le travail commencé qu'il voulait achever, c'était les fouilles à faire pour couronner son mémoire sur la vieille dynastie brabançonne. C'était aussi la perspective du repos mérité, des vacances paisibles loin des lourdes charges universitaires. Bruges, c'était sa chère maison de famille à Aertryke où il a passé tant d'heures heureuses au milieu des siens, dans la joie familiale, aimé de tous, accessible à tous, donnant sans compter à tous ceux qui venaient à lui les conseils de son expérience et de son érudition.

C'est vers là qu'un soir de printemps il est parti se reposer pour toujours. Il est là, dans sa terre de Flandre qu'il avait si tenace à son cœur. Autour de lui rien n'est changé et les tableaux familiers qui ont embelli les heures de sa vie déroulent autour

de sa tombe leur cycle immuable et éternel. Les paysages qu'il aimait seront fidèles à sa mémoire et les jours et les années qui passent les trouveront toujours les mêmes. Tels ils furent au temps de sa vie, tels ils veilleront sur son repos.

Que de même son souvenir reste vivace dans nos cœurs! Que cet hommage de notre sympathie, de notre admiration et de notre reconnaissance apporte quelque douceur au chagrin des êtres chers qu'il a tant aimés! Il fut un chrétien dans le sens le plus profond du mot et ses œuvres sont là pour témoigner de sa science et de sa charité.

C'est en méditant une vie comme la sienne que nous nous rappellerons les paroles si nobles de l'*Imitation* : « Celui-là est vraiment grand qui a une grande charité. Celui-là est vraiment grand pour qui les honneurs du monde ne sont qu'un pur néant. Celui-là possède la vraie science qui fait la volonté de Dieu et qui renonce à la sienne. »

Dr PAUL VAN GEHUCHTEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

Mémoires⁽¹⁾

S'il était vrai que se souvenir c'est revivre, je n'aurais pas écrit mes mémoires. Il est heureusement un stade dans la vie où les souvenirs vont se dépouillant à la fois d'émotion et de mélancolie; on voit les choses lointaines, atténuées par le temps et la distance, avec la sérénité que l'on apporte à contempler la vie d'autrui, J'en suis venue à ce stade, insensiblement mais sûrement. Je sais que je puis évoquer les faits et les personnages d'un passé qui me semble lointain sans pour cela renouveler des émotions douloureuses; voici donc mes souvenirs. Certains seront peut-être utiles à ceux qui prétendent écrire une histoire sereine et impartiale de l'Espagne en cette dernière période troublée. D'autres, sans importance et sans valeur, sont les épisodes d'une vie qui toute simple en son début se compliqua par suite de circonstances extérieures.

On pourrait résumer mon histoire en disant que c'est celle d'une femme qui eût aimé n'en pas avoir.

Si j'étais née un siècle plus tôt ou un demi-siècle plus tard, peut-être ce désir se fût-il réalisé. Mais je suis née le 12 février 1864, au Palais Royal de Madrid, fille cadette d'Isabelle II.

L'agitation, le tumulte, les luttes et les intrigues régnaient dans les antichambres royales et dans la ville en ébullition. Ma naissance constitua une difficulté pour la monarchie, elle fut un signe avant-coureur de ce qui devait arriver plus tard.

Tous désiraient en Espagne qu'Isabelle II donnât le jour à un fils qui, avec mon frère Alphonse, assurât la continuité de la lignée royale. La foule réunie dans les chambres du Palais et sur la place de l'Orient attendait, espérant que le canon allait annoncer la naissance de ce fils; mais après quinze salves, le canon se tut et aussitôt la foule manifesta son mécontentement dans les rues et sur les places. Pendant ce temps, bébé nouveau-né, j'étais présentée aux ambassadeurs et aux courtisans sur un plateau d'argent et ma mère écoutait en pleurant cette manifestation de l'hostilité populaire.

C'était, dis-je, un signe avant-coureur. Je passai les trois premières années de mon existence dans l'ignorance des intrigues politiques dont j'étais entourée. C'était une époque de conspirations et de tiraillements. Les factions luttèrent entre elles.

(1) Les Mémoires de S. A. R. l'infante Eulalie, dont ces pages formeront le début, paraîtront prochainement chez Plon. L'infante Eulalie est la sœur d'Alphonse XII et la tante d'Alphonse XIII.

Par toute l'Espagne les généraux turbulents traînaient leurs sabres, toujours prêts au *pronunciamento*.

Brouillé avec le parti d'Isabelle, le général Prim conspirait en Espagne et au dehors. Don Carlos, duc de Madrid, conspirait à Villa-Seirlen et avec les émigrés d'Angleterre, et le duc de Montpensier, mon oncle, plus tard mon beau-père, ne cachait pas non plus ses manœuvres. Sa femme, ma tante maternelle l'infante Louise-Ferdinande, se voyait frustrée de ce qu'elle jugeait être son droit au trône d'Espagne. Quand elle avait épousé le duc de Montpensier, fils cadet du roi Louis-Philippe, elle était convaincue que sa sœur n'aurait pas d'enfants parce qu'elle était trop grosse; ainsi en avaient jugé les médecins d'alors dans leur courte science. Je fus donc bercée au milieu des chuchotements, des conciliabules, des regards de méfiance et des cachotteries dans un milieu où l'on vivait sans cesse dans la crainte de ses proches.

Peut-être cette ambiance pénible de mes premières années me fit-elle plus tard mépriser la vie des cours et l'éclat trompeur des couronnes.

Des intrigues nombreuses entouraient le trône d'Espagne; mais l'homme le plus actif, en tout cas le plus redouté au Palais, était le duc de Montpensier. Cultivé, charmant, sympathique, grand seigneur sans ostentation, doué d'une ambition illimitée, il avait épousé Louise-Ferdinande, comptant bien devenir prince consort. Mariage un peu précipité que le leur; ils furent fiancés sans se connaître et mariés avant d'avoir pu échanger un mot, pour la bonne raison que Montpensier ne savait pas l'espagnol et que Louise-Ferdinande n'avait pas la moindre notion de français.

En outre, ma tante comptait quatorze ans le jour de ses noces et elle avait abandonné ses jeux d'enfant pour se marier. Ce ne fut donc pas une lune de miel des plus divertissantes ni des plus plaisantes que passa sous le ciel ardent de l'Espagne le fils du roi-citoyen.

Montpensier, comme on l'imagine aisément, n'était pas venu à Madrid chercher l'amour; il avait simplement vu un moyen d'arriver au trône. L'échelon craqua lorsqu'en 1851 naquit ma sœur Isabelle-Françoise. Et toute possibilité même lointaine fut écartée en 1857 quand au milieu, d'immenses manifestations d'allégresse, naquit le fils qui devait régner sous le nom d'Alphonse XII. Dès lors, le duc, soutenu par sa femme, fut le chef visible du mouvement que dirigeait le général Prim et auquel se joignirent tous les mécontents du Palais et les généraux ambitieux. Montpensier, obligé de quitter l'Espagne, n'abandonna pas ses ambitions; il perdit néanmoins une grande partie de son prestige politique et quand se produisit le mouvement révolutionnaire de 1868, son nom était passé au second plan. Ni Prim ni le duc de la Torre ne s'adressèrent à lui quand il s'agit de trouver un prince étranger à qui offrir le trône d'Espagne. La tentative pour détronner ma mère avait coûté au duc la somme alors fabuleuse de seize millions de francs; il me le confia plus tard, alors qu'il était devenu mon beau-père.

J'étais née sous une mauvaise étoile. La révolution de 1868, qui devait aboutir à la proclamation de la république, marqua pour moi les premières émotions de la vie.

Ce sont dans mon esprit des souvenirs brumeux de petite fille, étrangère à ce qui se passait. Cet épisode manque totalement de précisions dans ma mémoire, j'en revois les grandes lignes où se mêlent et se confondent mes quelques souvenirs personnels et ce que plus tard j'ai entendu raconter dans ma famille.

* * *

Quand se produisit le coup d'Etat en 1868, la situation de ma mère était déjà intenable. Au palais Royal, on savait depuis des mois quel esprit animait la rue, on avait recueilli les échos de la

campagne qui unissait contre Isabelle francs-maçons et ultramontains, républicains et progressistes. A la Cour impériale de France, Napoléon III et l'impératrice Eugénie attendaient d'un moment à l'autre la nouvelle d'une catastrophe et commençaient à prendre des dispositions pour notre sécurité. Ma mère pourtant ne redouta jamais aucune cruauté de la part de ses sujets rebelles.

Le mouvement nous surprit à Lequeitos, village frontière où la Cour s'était installée par mesure de prudence. Des émissaires arrivèrent simultanément de Madrid et de France, nous conseillant de gagner la frontière où nous attendaient LL. MM. Napoléon et Eugénie. Ils avaient donné ordre de nous préparer un gîte confortable dans le palais de Pau, où était né mon ancêtre Henri IV.

Nous passâmes la frontière, le cœur serré. Ma mère avait hésité un peu, elle avait reçu plusieurs émissaires de son parti la suppliant de rentrer à Madrid pour faire face aux insurgés. Mon père, le roi François, exerça en l'occurrence une influence décisive sur l'esprit de la reine et la dissuada de tenter une aventure folle et périlleuse. Finalement nous franchîmes tristement les Pyrénées sans qu'Isabelle II eût abdiqué, comme l'exigeaient les révolutionnaires. Elle se considérait comme la simple dépositaire du trône hérité de ses ancêtres et estimait ne pouvoir en disposer.

Nous nous installâmes dans la vieille demeure familiale de Pau. Il y régnait un calme agréable. Sous nos yeux s'étendait un paysage captivant et nouveau; le ciel était très pur et l'aimable prévenance d'Eugénie pour sa famille espagnole acheva de ranimer en nous le courage et l'espoir.

Nos pérégrinations n'étaient cependant pas terminées. Pau était assez proche de la frontière espagnole et le voisinage de la reine détronée inquiétait Serrano, chargé de la régence en attendant l'aboutissement des négociations entamées en Allemagne et en Italie pour trouver un prince à qui donner la couronne d'Espagne. Soit que le duc de la Torre protestât, soit qu'on voulût prévenir ses protestations, toujours est-il que, contrairement à ce qui était convenu au début, nous quittâmes le château trois semaines après notre arrivée et prîmes le chemin de Paris. Nous étions partis si précipitamment qu'en arrivant à Paris nous dûmes nous installer dans un hôtel appelé le Pavillon de Rohan et situé rue de Rivoli. Nous y restâmes le temps que la reine, avec l'aide de l'Empereur, trouvât une installation convenable.

Cette installation où ma mère se fixa définitivement était un palais situé avenue du Roi de Rome, aujourd'hui avenue Kléber. Il appartenait à un Russe nommé Basilewski et s'appela dès lors le Palais de Castille. Il a été détruit il y a quelques années pour faire place à un hôtel.

Sitôt que nous fûmes installés dans notre nouvelle résidence, la vie reprit suivant le protocole de Madrid un peu simplifié, tel qu'il devait être en Espagne dans les dernières années de la monarchie. Le chef de la Maison royale était toujours là ainsi que la grande camériste, un gentilhomme et une dame d'honneur.

Ce personnel discret et dévoué suivit toujours ma mère.

Après avoir installé sa famille, mon père nous quitta. Homme d'esprit, d'un sens artistique exquis, amateur de musique, lecteur infatigable, esprit vagabond, ennemi de l'étiquette, le roi François avait éprouvé un grand soulagement en quittant la Cour de Madrid. Il put désormais réaliser ses grands rêves. Elevé à la Cour de Louis-Philippe, ami des écrivains et des artistes, jamais il ne s'était plu dans le milieu de Madrid. Il avait la hantise des pays lointains et passa tout le reste de sa vie à voyager. Je pense qu'il dut faire effort pour cacher sa joie en quittant le trône d'Espagne; il s'y était senti prisonnier et avait accepté son rôle uniquement comme un devoir et un sacrifice imposé par les obligations familiales.

La Cour de France avait conservé à Isabelle II son rang de reine et notre Palais de Castille ne désemplissait pas. Les visiteurs

français se mêlaient aux émigrés espagnols qui continuaient de reconnaître en ma mère l'unique souveraine légitime. Le peuple de Paris, qui a toujours été un peu nôtre et n'a jamais cessé en toutes circonstances de nous témoigner sa sympathie, essayait de nous rendre la vie agréable et de nous faire oublier les tristesses et les ingratitude. Quand l'après-midi nous sortions avec ma mère, en carrosse, aux Champs-Élysées, tout le long du trajet nous ne cessions de répondre aux saluts affectueux des passants et souvent on nous lançait au passage des bouquets de violettes.

Pour nous, les enfants, tout était joie et agrément dans ce gai Paris des dernières années de l'Empire. Le protocole était simplifié et, délivrés de la ronde éternelle des dames d'honneur et des dames d'atours, des caméristes et des institutrices, nous passions des heures joyeuses dans les jardins du Palais. Pour ma mère il en était tout autrement. Elle n'oubliait pas l'Espagne et les douleurs de son pays ne pouvaient la laisser indifférente. Or la politique des généraux continuait de troubler la vie nationale, le trône vacant ne trouvait pas d'amateur tant les fanfaronnades de ses bruyants protecteurs l'avaient ébranlé. On cherchait un prince capable de rassembler les suffrages de l'Espagne divisée, mais le choix se faisait de plus en plus limité.

Prim voulait mettre sur le trône Léopold de Hohenzollern. Le père de ce prince, Bismarck et le roi de Prusse faisaient pression sur lui pour qu'il acceptât. La France s'opposait au projet de Prim; elle le fit savoir aux intéressés par l'entremise du duc de Gramont, ministre d'État de Napoléon III, qui visitait assidûment ma mère. Je ne puis donner de précisions sur les entretiens qui avaient lieu au Palais de Castille, mais je me souviens confusément — souvenirs d'enfant — de l'agitation qui régnait, des nombreuses visites, du continuel va-et-vient d'Espagnols et de Français.

Ma mère se refusait à intervenir dans les négociations et conseilait aux siens le calme et la diplomatie. Canovas del Castillo, en Espagne, groupait les forces dispersées des partisans d'Isabelle et de ceux d'Alphonse et il attendait le moment opportun. Ma mère conférait presque journellement avec le duc de Gramont; la politique impériale inclinait franchement de notre côté depuis que Napoléon III avait, plusieurs années auparavant, opposé son veto à la candidature de Montpensier et dissuadé Ferdinand de Cobourg, prince consort de Portugal, de prêter l'oreille aux propositions de l'Espagne.

Quand Prim et les siens durent abandonner l'idée de porter Léopold sur le trône d'Espagne et se tournèrent vers le prince Amédée de Savoie, les relations franco-prussiennes étaient si tendues que la rupture était inévitable. En réalité, on le comprit plus tard, Prim avait été un instrument habilement manié par Bismarck pour provoquer la France. Le chancelier était trop fin politique pour s'imaginer qu'un prince prussien pût se maintenir sur le trône d'Espagne. Mais Prim, obstiné dans son dessein, ignorait l'hostilité du pays et les plaisanteries des gens de Madrid qui, incapables de prononcer le nom Hohenzollern Sigmaringen, le modifiaient à leur façon et avaient surnommé le prince étranger *Ole-ole-si-me-eligen* (1)!

Nous passâmes la guerre franco-prussienne à Paris et c'est là que Sedan nous surprit. J'ai sur la Commune des souvenirs confus et terribles. Nous dûmes partir finalement pour la Suisse et j'avais la rougeole.

Nous restâmes deux mois seulement en Suisse; nous étions descendus à l'*Hôtel de la Paix*, à Genève.

Sitôt le calme rétabli en France, ma mère voulut rentrer pour nous mettre en pension. Nous nous réinstallâmes au Palais de Castille; mon frère Alphonse qui avait un peu plus de treize ans,

entra au Collège Stanislas, mes sœurs et moi au Sacré-Cœur, rue de Varenne, 77. Alphonse nous quitta bientôt pour achever ses études à Vienne, après quoi il fut envoyé en Angleterre, à l'École militaire d'Aldershot.

* * *

Une de mes grandes joies pendant mes années de pension fut toujours d'aller voir ma grand'mère maternelle, la reine Marie-Christine de Naples, la quatrième femme de Ferdinand VII. Elle habitait un petit hôtel des Champs-Élysées et menait une vie bourgeoise d'épouse amoureuse. Après avoir achevé le rôle politique qu'elle avait dû jouer en Espagne à titre de reine régente, elle s'était retirée de la vie publique, tout entière absorbée par l'amour de son second mari, le duc de Rianzares. Je me souviens d'elle comme de la femme la plus douce, la plus pure et la plus belle que j'aie jamais rencontrée dans ma vie. Tout en elle était suave et tendre, exquis et discret.

Marie-Christine de Bourbon avait épousé à vingt-trois ans Ferdinand VII qui, approchant de la cinquantaine, mais que les infirmités et les fatigues avaient vieilli prématurément. De ce mariage boiteux naquirent seulement deux filles, ma mère et ma tante Louise. L'absence de fils coûta à l'Espagne des jours sanglants et un demi-siècle d'inquiétude. Ma mère avait seulement trois ans à la mort de son père et la douce princesse italienne, jeune et inexpérimentée, dut prendre sur elle la rude charge de gouverner l'Espagne.

Jolie femme, veuve à vingt-six ans, accablée par les problèmes qui agitèrent l'Espagne après la mort de son mari, elle mena une vie droite, sans la moindre tache. La calomnie qui veille sur les marches du trône ne s'attaqua jamais à elle, c'est tout dire. Il y eut néanmoins dans sa vie une grande aventure amoureuse, et elle se livra complètement à son amour le jour où son devoir accompli elle put disposer d'elle-même. L'histoire romanesque de cette passion, elle nous la conta dans sa retraite parisienne alors qu'elle n'était et ne voulait plus être que la duchesse de Rianzares. Et son mari écoutait, souriant au souvenir de ces amours royales de jadis. Je le revois, bien droit et de belle prestance, avec sa barbe blanche et ses moustaches à la mousquetaire, un des plus beaux hommes d'Espagne.

Marie-Christine était veuve depuis des années quand elle fit la connaissance de Munoz, officier du régiment de ses gardes du corps. Elle le connut un jour qu'elle quittait le Palais royal de Madrid pour se rendre à sa propriété de San Ildefonso, où elle passait les étés.

Par un après-midi d'été accablant, le carrosse royal sortit de Madrid, entouré comme de coutume de son escorte. Comme de coutume aussi, le chef de la garde se tenait à cheval près de la voiture.

Au milieu du voyage, ma grand'mère fut prise d'un saignement de nez. L'hémorragie durait; la Reine avait employé tous ses mouchoirs et ceux de sa dame d'honneur. Force fut de recourir en cette extrémité à l'officier de l'escorte qui, s'inclinant sur sa monture, tendit son mouchoir à la Reine. Un instant plus tard le malaise était passé; Christine sortit de la voiture sa main blanche et mignonne et souriant aimablement, elle rendit son mouchoir au capitaine. Munoz eut un geste étrange de vieille galanterie; il porta le mouchoir à ses lèvres. Ce baiser sur le chemin poudreux scella le destin de la Reine et de l'officier.

Quand le cortège royal fut arrivé à destination, Sa Majesté fit demander chez elle le capitaine des gardes du corps qui de façon si ostensible avait manqué de respect à sa souveraine. On connaissait la sévérité de ma grand'mère, la rectitude de ses mœurs et tout le monde tremblait pour le sort de Munoz. Mais il n'y avait

1) Onomatopée. La phrase signifie : Bravo! Bravo! si c'est moi l'élu!

pas lieu; la Reine n'avait pas trente ans; c'était une belle Italienne sentimentale et elle n'avait pas encore aimé. Le capitaine avait beau visage et belle prestance. L'histoire se termina comme ces histoires ingénues que l'on rencontre si souvent dans les livres et si rarement dans la vie : la Reine épousa le capitaine.

Mais le mariage de la régente avec un officier de son escorte eût entraîné à la Cour et dans la politique espagnole de graves complications; la cérémonie se fit donc en secret et l'union resta longtemps cachée, bien que l'heureux couple eût neuf enfants. Pour dissimuler cette nombreuse progéniture et son mariage, Marie-Christine dut s'imposer d'incroyables sacrifices. Munoz reçut le titre de duc de Rianzares; il vivait avec ses enfants, loin de la Cour, et le couple amoureux aspirait au jour où l'héritière du trône pourrait enfin l'occuper. Marie-Christine, durant sa régence, ne pouvait se dérober ni aux charges d'Etat, ni au protocole de la Cour. Le jour de la naissance de son dernier enfant, elle fut obligée de s'habiller et d'aller lire le discours d'ouverture des Cortès cinq heures après son accouchement. Elle eut en conséquence un évanouissement que l'on expliqua par un malaise passager, mais qui déclencha les bavardages des courtisans et donna lieu à des légendes sans nombre.

Quand ma mère monta sur le trône, Christine put se retirer à l'écart et mener l'existence dont elle rêvait. Elle vivait loin du Palais et faisait de longs séjours dans ses terres de Cuenca, où la révolution la surprit; elle dut nous rejoindre à Paris.

* * *

Je crois que peu de personnes ont aimé autant que moi ma douce aïeule; très peu ont peut-être deviné les trésors de son âme exquise. Elle conta délicieusement et ses récits ont charmé les dimanches de notre enfance. C'est par elle que j'ai connu la version exacte et détaillée des origines du problème carliste. Elle les connaissait mieux que personne puisque sous sa régence s'était allumée la lutte entraînée par l'abolition de la loi salique.

Les petites et les enfantillages qui sont à l'origine de cette vieille querelle de famille ont modifié le cours de l'histoire.

L'infante Louise-Charlotte, épouse de Don Antoine de Bourbon, avait juré plusieurs fois à Don Carlos qu'il ne serait pas roi d'Espagne. Don Carlos, second fils de Carlos IV, était universellement considéré comme l'héritier naturel de son frère Ferdinand VII, qui n'avait pas de fils. Ferdinand VII avait, il est vrai, parlé à plusieurs reprises d'abolir la loi salique pour laisser le trône à ma mère, mais Calomarde, son premier ministre, s'y opposait, prévoyant de graves conséquences. Tenace dans ses rancunes, la belle et capricieuse Louise s'ingénia à convaincre mon aïeul, déjà moribond, de signer le décret royal d'abolition. Profitant d'un moment où le Roi, déjà presque sans connaissance, était seul avec ma grand-mère, elle lui présenta le document qu'il était à peine capable de signer, et de sa propre main elle l'aida à apposer sa signature tremblante. Louise-Charlotte se retirait triomphante pour aller chercher le sceau royal quand Calomarde s'approcha du lit.

Le ministre adressa de violents reproches à ma tante; il essaya de lui arracher des mains le décret, mais elle lui répondit par un vigoureux soufflet. Calomarde fut si troublé qu'il s'éloigna, laissant entre les mains de cette enfant l'instrument de la guerre carliste. Ferdinand VII perdit connaissance aussitôt après avoir signé et ne revint pas à lui. Et tandis que Christine et tous les courtisans agenouillés assistaient à l'agonie du Roi, Louise-Charlotte, de son sceau d'infante semblable à celui du Roi, mais plus petit, scella le testament politique de Ferdinand VII. Ce sceau, à la poignée en lapis-lazuli, qui, suivant la tradition, ne servit qu'une fois et déclencha la lutte fratricide entre les Espagnols, se trouve en ma possession.

Ces récits d'histoire, délicieusement contés par notre grand-mère, enchantèrent les loisirs de nos dimanches. Le reste de la semaine s'écoulait, monotone, au pensionnat du Sacré-Cœur ou dans les jardins du Palais de Castille où nous cherchions un refuge pour échapper à la surveillance des dames d'honneur, des caméristes et des nombreux courtisans qui entouraient ma mère et rendaient leurs devoirs à la reine légitime d'Espagne.

Ma mère n'aimait pas beaucoup l'étiquette rigide. Simple et bonne dans l'intimité, un peu triste depuis son exil, elle savait gagner l'affection de son entourage. Elle eût aimé vivre à Paris modestement et sans courtisans, mais elle s'imposait comme un devoir, même en exil, l'étiquette royale. Elle n'avait pas abdiqué la couronne et se sentait tenue d'en maintenir le prestige du moment qu'elle conservait ses droits de souveraine légitime.

Les nouvelles d'Espagne arrivaient chaque jour au Palais de Castille; on suivait de jour en jour, dans le détail, le mouvement de la politique espagnole. Le roi Amédée I^{er} entra à Madrid le 2 janvier 1871 et son premier acte fut d'aller saluer le cercueil de Prim, l'homme à qui il devait son élection, le principal chef des ennemis de ma mère. La mort du comte de Reus fut un mauvais présage pour le prince de Savoie. Durant deux années il essaya vainement d'organiser son royaume. Pendant ce temps, au Palais de Castille, l'espoir renaissait, les partisans d'Isabelle reprenaient courage. Canovas del Castillo, le vrai restaurateur de la monarchie, n'avait pas un seul instant perdu confiance. Il n'était pas parti au de remettre ma mère sur le trône, mais de donner la couronne à mon frère Alphonse, dont le parti se fortifiait à mesure que les révolutionnaires de 68 perdaient du terrain. Si paradoxal que cela puisse paraître, je me souviens que la nouvelle de la proclamation de la république en Espagne, nouvelle qui nous parvint de grand matin, le 11 février 1873, nous causa à tous une impression de joie et de soulagement. C'était, semblait-il, l'annonce de notre retour prochain.

Figueras, Castelar, Salmeron, Fi y Margall et les autres improvisateurs de la république essayaient de mettre le régime sur pied, malgré le sentiment monarchiste profondément enraciné dans l'âme du peuple. Pendant ce temps les émissaires du parti d'Alphonse venaient trouver ma mère. Une correspondance fournie passait la frontière espagnole en contrebande et nous observions, mi-curieuses, mi-alarmées, les réunions, les conciliabules et les conférences que tenait la Reine avec ses vieux partisans et les jeunes partisans d'Alphonse. Il s'agissait, à la demande de Canovas et du général Martinez Campos, d'obtenir l'abdication d'Isabelle II en faveur de son fils. Pendant ce temps, mon frère était à l'École militaire d'Aldershot, étranger à toutes ces négociations, mais prêt à suivre la ligne de conduite que lui tracerait ma mère.

Une fois l'abdication signée, on décida d'attendre les dix-sept ans de mon frère pour éviter une nouvelle régence. L'armée, en majeure partie, était demeurée fidèle à notre cause; elle inclinait tout entière vers la monarchie et le peuple était avec elle. La république était une construction artificielle du libéralisme, dépourvue de racines populaires. Quand Pavia décida brusquement la dissolution du Congrès, le peuple applaudit. Le jour où Arsenio Martinez Campos proclama à Sagonte Alphonse XII roi d'Espagne, les Espagnols respirèrent à la pensée qu'ils rentraient dans l'ordre de l'histoire. La nouvelle du *pronunciamiento* de Sagonte parvint en même temps à Paris et à Aldershot. Ma mère qui était au courant de tout ne s'étonna pas, mais il n'en fut pas de même pour mon frère qui ignorait les dernières négociations. Personnellement je ne ressentis pas une grande impression à l'annonce de la nouvelle; à onze ans on n'entend pas grand-chose à ces questions. Nous étions à l'écart de tout, excepté Isabelle, ma sœur aînée, et ce fut par la réception qui nous accueillit au pensionnat que nous comprimes le sens et la portée de l'heureux événement.

Maîtresses et élèves nous attendaient ce matin-là à la porte

du pensionnat pour nous saluer. Nous entrâmes en classe, entourées du protocole des Altesses royales, au milieu de révérences et de courbettes qui nous causèrent beaucoup d'ahurissement et d'ennui. Ce matin-là je commençai à sentir peser sur moi le poids de la couronne. Nous n'étions plus les écolières qui pouvaient se battre et se disputer à l'aise avec leurs compagnes. Nous étions à notre insu des infantes d'Espagne.

Infante EULALIE d'Espagne,
Princesse de Bourbon et d'Orléans.

En quelques lignes...

Un centenaire qui rajeunit

C'est celui que l'Université catholique de Louvain fêtait dimanche. Après les cérémonies qui marquèrent les cinq siècles de l'*Alma Mater*, on eût pu croire à un accès de coquetterie académique. Le fait est que la manifestation du 2 juin était surtout organisée en l'honneur de Mgr Ladeuze, Recteur magnifique depuis vingt-cinq ans.

Ce double jubilé (le mot étant détourné de son sens propre, qui est : cinquantenaire) avait peuplé Louvain d'une foule d'« Anciens ». Ils se retrouvèrent tous du côté d'Héverlé. Et ce fut pour évoquer le souvenir des promenades studieuses... ou sentimentales aux Eaux-Douces. Car Mgr Ladeuze, le bâtisseur, poursuit une politique d'essaimage, si l'on peut dire, multipliant les instituts, faisant surgir aux quatre coins de la vieille cité universitaire pavillons neufs et laboratoires bien équipés. Les poètes auront regretté qu'on leur ait gâté la nature : cette « Drève » qui, des boulevards au château d'Héverlé, prolongeait la double file de ses ormeaux.

Du moins, le cadre choisi pour la fête dominicale avait-il sa beauté. La messe en plein air, sur l'esplanade du château, devant des milliers de fidèles recueillis, eut vraiment grande allure. Il n'y manqua même point les roulements du tonnerre. Et quand le soleil consentait à trouer les nuées d'orage, il faisait briller l'or des mitres, les broderies des chapes, les crosses pastorales.

Eloquence académique

Est-ce le nom qu'il faut donner à ces débordements oratoires qui, sous les débordements du ciel, magnifièrent l'Université et son Recteur ?

On sait que Mussolini a pris la décision de refréner l'intempérance de langage de ses compatriotes bien-disants : un seul discours par manifestation, et chronométré ! Mais il faut avouer que la tradition des *colloquia* ne peut guère se perdre dans une séance académique. Les centaines d'auditeurs qui, bravant l'ondée, ont attendu jusqu'à 3 heures l'heure du saumon sauce Vincent et du poulet froid, sont restés fidèles à l'esprit de Juste Lipse.

Le Père Pinard de la Boulaye avait, dès l'Evangile de la grand-messe, paraphrasé le thème de la résurrection. Un critique exigeant nous souffle que le prédicateur de Notre-Dame est souvent mieux inspiré. La lecture par le Nonce apostolique du message autographe que Sa Sainteté Pie XI a daigné adresser au Recteur de Louvain souleva de longues acclamations. Nul mieux que le Pape des livres, l'ancien Préfet de la Vaticane, ne pouvait apprécier à sa juste valeur l'effort de rénovation intellectuelle que poursuit,

depuis un quart de siècle, Mgr Ladeuze. Dans le discours du cardinal, un passage a surtout retenu l'attention. Il avait traité au rôle patriotique et national de l'*Alma Mater*. Lorsque Son Eminence fit allusion à l'activité des « Louvanistes » dans les Conseils de la Couronne, chacun chercha du regard M. van Zeeland. Mais le Premier ministre (aurait-on négligé de l'inviter ?) n'était pas là !

Au lunch, des toasts « réglés », comme dit la formule, permirent à treize cents convives de manifester leur humeur joyeuse et bruyante. Très en verve, le Recteur, sous son portrait peint par Richir, fit acclamer, après l'épiscopat, M. Francqui. Manifestation d'union sacrée, de reconnaissance et aussi d'affection. Car de s'être rencontrés souvent dans les Commissions de la Fondation Universitaire, le Recteur et le ministre ont appris à s'estimer. Dans un parterre de « Monseigneurs », très ému, presque aussi rouge que la calotte cardinalice, M. Francqui saluait. Et les petits abbés du Léon XIII et de Saint-Thomas d'acclamer à tout rompre ! Cela aussi, c'est une leçon du jubilé rectoral.

Chronogrammes

Il est sans exemple qu'une fête jubilaire ne suscite point, sur les banderoles, la savante floraison des chronogrammes. A grand renfort de M, de D, de C, de L, de X, de V, de I, compulsant le dictionnaire et torturant leurs méninges et le sens des textes, d'honnêtes latinistes s'essaient à ces jeux de l'amour et du hasard.

Car il faut aimer le latin et les traditions pour consentir ainsi à la plus étriquée des disciplines. Et, d'autre part, qui ne voit que ces inscriptions en lettres rouges et noires ne finissent par signifier quelque chose que sous le double signe de l'hermétisme et de la bonne volonté ?

Les chronogrammes d'Héverlé étaient nombreux et difficiles. Il y en avait sur la façade XVIII^e siècle du château d'Arenberg. Ils donnèrent, pendant la grand-messe, bien du tintouin et des distractions aux anciens élèves du chanoine Remy. Il y en avait dans les deux immenses salles du banquet. Ce qui donna aux érudits l'occasion d'évoquer les tapisseries à rébus.

Mais pourquoi le U, sur tous les chronogrammes, n'était-il pas représenté par la lettre V ? Ce manquement aux lois du genre a quelque chose d'impardonnable.

Sur le « Normandie »

Avec les difficultés du ministère et du franc, c'est, à Paris, le grand sujet des conversations. On attend impatiemment le retour du bateau-monstre pour aller le visiter au Havre.

Ce *Normandie* — ou cette *Normandie*, comme il vous plaira, selon votre pente ! — est une vraie monstruosité. On a entassé, sur cette carcasse, les choses les plus inutiles, les cinés, les piscines, les aquariums. C'est tout juste si on n'y a pas construit un métropolitain. Il s'en faut de peu qu'on n'y ait mis un parlement, avec orages, questions de confiance et jeux de massacre ministériel. Pour cette fois, on s'en est tenu au ministre de la Marine marchande qui a été jeté deux fois par-dessus bord, au cours de la traversée, sans qu'il s'en doutât. Ne pouvait-on se passer, pour cinq jours, de parlementaires, d'étoiles de cinéma, de gambieuses et de notoriétés ?

Qu'est-ce que les notoriétés avaient à faire sur le *Normandie* ? (ou *la*, car l'Académie ne s'est pas encore prononcée).

Et surtout, comme se demandent beaucoup de gens à Paris, qui paie pour toutes ces notoriétés ? Qui torche l'ardoise et les cuvettes ? En ce temps de crise où les ministères tombent sur des questions budgétaires, aux frais de qui est organisé ce périple dans les cocktails et le champagne ? Toutes les entreprises de trans-

port sont en faillite : « Est-ce le moment, interrogent certains, de voiturier à grand tralala, dans les truffes et le foie gras, la fleur de la cour et de la basse-cour républicaines? Les voyages, dit-on, forment la jeunesse. Mais ces notoriétés n'ont plus rien à apprendre, elles sont plus près de la seconde enfance que de la première! Toutes ces dépenses sont de l'argent jeté! »

Je lis les impressions d'un passager de la *Normandie*, transmises aux terriens par T. S. F. La remarque assez est stupéfiante : « Il est une phrase qui, sur le *Normandie*, revient comme un leitmotiv : *Si nous allions voir la mer?* Pour admirer l'océan, il faut presque en faire un acte de volonté. »

Quelle époque paradoxale! On fait des bateaux si beaux que, pour voir la mer, il faut atterrir. N'est-ce pas le monde à l'envers?

Le mal de mer

Sur le bateau-labyrinthe où on trouve tout : des notoriétés, des cabots, des flics, une piscine, un cinéma, un théâtre, des bars, des tennis, des bibliothèques, une clinique, une morgue, un poste de police, un violon : on avait aménagé un aquarium. Car les poissons sont très à la mode. Dans maints intérieurs on a remplacé la pendule et le bronze par une vasque où des poissons verts, noirs ou bleus s'agitent pour désennuyer les oisifs.

Donc, sur le (ou la) *Normandie* les architectes avaient disposé un aquarium. On l'avait enrichi des poissons les plus exotiques, les plus fantastiques. Et, par ailleurs, on fit un essai pour le fameux ruban bleu. Ce ruban est destiné à orner la boutonnière, si j'ose dire, du paquebot qui accomplit la traversée des deux mondes le plus brièvement. On sait que le *Normandie* a remporté la palme et le ruban. Mais on sait aussi que les pensionnaires de l'aquarium ne sont pas sortis indemnes de l'épreuve. A peu près tous, ils ont crevé. Et de quoi, je vous prie? Ils roulaient comme des bouchons. Ils avaient les yeux hors de la tête. Ils vomissaient des glaires, et leur queue inerte pesait comme du plomb.

On a fait venir le vétérinaire du bord, car il y a aussi une notoriété de vétérinaire sur le *Normandie*. Il a ajusté ses besicles, observé scrupuleusement les déhanchements de la gent poissonnière dont une partie flottait déjà le ventre en l'air. On attendait avec anxiété son oracle. Il s'est recueilli et a déclaré :

— Ils crèvent du mal de mer!

Grande leçon! Il ne faut pas fourrer les poissons sur les bateaux, ceux-ci fussent-ils les plus beaux et les plus gros du monde. Aux vaches, le plancher des vaches. Aux notoriétés, le confort des paquebots luxueux. Mais aux poissons il faut la mer. Souvent l'homme y perd, à vouloir retoucher l'œuvre de Dieu.

La fille au sifflet coupé

C'est un curieux procès qui vient de se plaider à Paris : un père réclame 5,000 francs de dommages et intérêts au dentiste chargé d'arranger la mâchoire défectueuse de sa mignonne.

La petite est un amour : elle a des yeux de velours, des cheveux comme de la soie, des joues comme des pommes d'api, des lèvres couleur de coquelicot. Mais rien n'est parfait en ce monde : ses dents en bataille lui donnent l'air féroce d'un dogue de Bordeaux. Quand elle rit on croit qu'elle va mordre, qu'elle est enragée. Dans le métro les gens se sauvent à la vue de ce sourire périlleux. C'est bien pis au pensionnat : aucune camarade ne veut s'asseoir à côté de celle qu'on a surnommée « Museau de chien ».

— Comment la marierons-nous? soupirent les parents. Et de qui tient-elle cette affreuse hypothèque? Nous avons pourtant, l'un et l'autre, des bouches parfaites; le clavier de nos dents est aussi harmonieux que celui du piano!

Alors, on est allé chez le dentiste spécialiste. Le praticien a fourré sur la denture agressive un bridge de redressement. Pendant deux mois la petite a gardé cette espèce de muselière, le jour et la nuit. On la nourrissait de purée. Elle était obligée de recourir au langage des sourds-muets. La nuit elle soufflait comme une locomotive. Enfin, on la délivre de son appareil. La mâchoire est, paraît-il, rectifiée. Mademoiselle au museau de chien a retrouvé des lèvres angéliques. Tout le monde s'accorde à louer l'art du praticien.

Puis l'on s'avise que la cure est très imparfaite. Et c'est l'objet de la réclamation du père en justice :

— Mais, demande le juge, pourquoi 5,000 francs de dommages et intérêts? Qu'a fait le dentiste à votre fille? Lui a-t-il coupé un muscle qui empêche cette enfant de vous embrasser?

— Oh! non, monsieur le juge.

— Lui est-il resté un cheveu entre les dents? Zézaie-t-elle? Ne peut-elle plus dire : « Un chasseur sachant chasser avec son chien chassait chez Sacha »?

— Non, monsieur le juge!

— Eh bien! alors, pourquoi réclamer de l'argent au dentiste?

— Il lui a coupé le sifflet, monsieur le juge.

— Comment?

— Elle a perdu le sifflet. Depuis le rétablissement de ses dents, Josette ne peut plus siffler, elle qui, avant, était comme un merle ou un loriot.

— Et vous trouvez que, pour une fille, c'est joli de siffler et de persifler? Mais, c'est un tic détestable, même chez les garçons! C'est vous qui devriez donner cinq billets supplémentaires au dentiste qui a délivré votre enfant de cette manie impertinente!...

Le jugement a été remis à huitaine.

Où se trouvait le château des Quatre Fils Aymon?

Un jeune romaniste de chez nous, M. Louis Michel, vient de l'établir avec pertinence, à l'occasion d'une magistrale étude sur « Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse ».

Chacun connaît l'épisode de Renaud (ou Renard) de Montauban et de ses frères — Alard, Guichard et le petit Richard — forcés de se réfugier en Ardenne pour échapper à la colère de Charlemagne qu'irrita le meurtre, par Renaud, de son cousin Bertolai. Notre folklore national est tout plein d'allusions aux quatre fils Aymon et à leur coursier fabuleux : Bayard. Grâce au bon chroniqueur liégeois Jean d'Outremeuse, qui nous a conservé la tradition la plus ancienne de la légende épique, nous pouvons aujourd'hui situer à Montfort-Esneux (Montfort-sur-Ourthe) le château où les paladins sont assiégés par l'Empereur. L'exploitation des carrières a fait disparaître les derniers vestiges de la forteresse médiévale. Mais M. Michel n'a pas de peine à démontrer, en s'appuyant à la fois sur la toponymie et sur les textes, que l'identification qu'il propose à tous les caractères de la certitude historique.

Avant M. Michel, Joseph Bédier, le célèbre historien des légendes épiques, avait localisé le château à Montessor-Monthermé, au confluent de la Meuse et de la Semois. Mais la démonstration de Bédier fournit des armes à M. Michel. En effet, si la légende de Renaud de Montauban doit être rattachée à l'abbaye de Stavelot-Malmédy (on reconnaît là une thèse bien connue : les chansons de geste seraient nées sur les routes de pèlerinage), nul doute que la localisation à Montfort ne s'accommode mieux des indications topographiques des manuscrits. Le transfert à Montessor-Monthermé serait dû à un moine de l'abbaye de Laval-Dieu.

Et nous irons chercher, sur nos rochers d'Ardenne, l'empreinte du sabot de Bayard, le bon destrier.

L'évolution du poème chevaleresque en Italie⁽¹⁾

Il est arrivé aux Italiens une singulière disgrâce : ils manquent de héros épiques — en littérature, s'entend. Cependant que les Français se recueillent au tombeau de Roland, que les Espagnols célèbrent les prouesses d'un Cid Campeador, tandis que les Germains, renouvelant les mythes des Eddas et du Walhalla scandinave, proposent à l'enthousiasme des guerriers à cheveux blonds les exemples d'un Siegfried, d'une Krimhilde, que la littérature anglo-saxonne a son Beowulf, seuls, semble-t-il, de tous les peuples occidentaux, les Italiens n'ont pas de ces héros fabuleux, plus grands que nature et dont les coups d'épée sont à la mesure de leur bras vainqueur. A la différence du Français célébré par M. Wilmotte, les descendants de Romule n'auraient-ils pas la tête épique?

Tel n'est point mon sentiment. L'explication d'un phénomène, à première vue déconcertant, il nous la faut chercher ailleurs. La littérature italienne souffre, dès l'origine, d'une lourde hypothèque, et qui n'est pas autre chose que la concurrence très redoutable de la littérature latine.

Rome a donné à l'Europe occidentale, en même temps que sa civilisation, ses arcs de triomphe, ses thermes et ses aqueducs, le code de ses légistes, Rome nous a légué la langue dont nous sommes fiers. On appelle romanes ou néo-latines ces différentes langues — le français, le provençal, le catalan, l'espagnol, le portugais et, dans l'Est européen, le roumain — qui, concurremment avec l'italien moderne, prolongent à travers les âges la langue parlée aux rives du Tibre. Mais pour que le latin devînt, par exemple, le français, il a fallu une longue évolution. Nous la suivons, pas à pas, dans les textes. Nous voyons comment, de proche en proche, le latin des chancelleries se farcit de formes empruntées à l'idiome vulgaire. Les *Serments de Strasbourg*, vers le milieu du IX^e siècle, sont le premier document linguistique qui nous atteste que, du latin, est née une langue nouvelle. Pour lire le premier texte littéraire, il faudra attendre quelques décades encore. Mais on peut dire qu'avec la *Cantilène de sainte Eulalie*, soit vers le X^e siècle, le français est définitivement entré dans l'histoire des lettres. Dès la fin du XI^e siècle, la *Chanson de Roland* offre le type achevé du chef-d'œuvre épique. Au XII^e siècle, la poésie provençale est en plein épanouissement. Presque à la même époque, les Catalans entonnent leurs *goigs*, sortes de cantiques religieux, et l'Espagne s'enorgueillit du *cantar del mio Cid* contre les Maures.

Où en est l'Italie? Nulle part. La littérature vulgaire, la littérature en langue de *si* s'est développée très tardivement, après toutes ses sœurs néo-latines. C'est un fait capital pour notre propos. Et je vous demanderai la permission de m'en expliquer en quelques mots.

* * *

Le latin, a conservé, en Italie, une position de choix. C'est d'Italie, c'est de Rome qu'il avait pris son vol triomphal, tel l'aigle qui s'élève à droite du Capitole. L'idée de Rome plane sur son berceau et continue de présider à ses destinées. D'où, cette survivance, cette constance opiniâtre et magnifique dont il fait

(1) Conférence faite en français à Bruxelles, sous les auspices de l'Institut de Culture italienne, et en italien à La Haye.

preuve à Rome, en Italie, plus que partout ailleurs. D'autre part, la langue vulgaire, issue du latin parlé (qu'on appelle, assez improprement, le latin vulgaire : car il ne peut entrer nulle acception péjorative dans cette épithète), est, en Italie, plus proche du latin classique. Elle en subit, par le fait même, le rigoureux contrôle, la tacite sujétion. Comprenez-vous pourquoi l'italien ait eu tant de peine à s'affirmer, à dégager son originalité? Le latin était, pour lui, à la fois modèle et entrave. Il végétait, le pauvre vulgaire, dans l'ombre du parent riche, tout comme le roseau s'étiole au pied du chêne. Et voilà comment, alors que les Français ont bouclé leur cycle épique, que les Provençaux ont fini de donner à l'Europe les canons d'une lyrique amoureuse et raffinée, les Italiens en sont encore réduits à pousser, en plein XIII^e siècle, leurs premiers balbutiements. Ils n'arriveront à la conscience littéraire — au point de vue, qui nous occupe ce soir, de la langue de *si* — que bien tard.

Si tard, qu'il n'est plus même permis d'espérer la floraison d'une littérature épique originale. On pourrait dire d'eux qu'ils sont venus trop tard dans un monde trop neuf...

Et pourtant, le démon de l'aventure, le don d'enfance sont à ce point enracinés dans l'imagination des peuples qu'il leur faut des belles histoires, qu'il leur faut un héros, n'en fût-il plus au monde. Ces histoires, ce personnel héroïque, les Italiens, qui ne pouvaient plus les créer, s'avisèrent de les demander, de les emprunter au voisin. C'est ainsi que, dès le XII^e siècle, le bagage épique, si l'on peut dire, passe les Alpes.

* * *

L'histoire est fort suggestive de ces migrations littéraires. C'est tout un cycle héroïque et français qui, par les routes de pèlerinage vers Rome et les lieux saints, gagne l'Italie. Au bruissement des coquilles se mêlent des refrains de laisses épiques. Charlemagne suit le bourdon. En l'absence de textes, — pour la plupart perdus (n'oublions pas que cette migration était le fait de jongleurs errants, véritables baladins qui portaient l'épopée dans leur rude cervelle bien plus que sur le parchemin), — nous avons des documents figurés qui sont comme autant de témoins de la diffusion de l'épopée française en Italie.

Une charte lapidaire découverte à Nepi (petite ville située à quelque huit lieues de Rome, vers le nord-ouest) menace du sort de Ganelon — Ganelon, le traître du *Roland* — ceux qui manqueraient au serment solennel par lequel se sont liés les patriciens et les consuls de la cité. Or cette charte de Nepi est de l'année 1131. Retenez bien cette date. Si l'on admet, en effet, que la *Chanson de Roland* est du dernier tiers du XI^e siècle, il faut conclure que, cinquante ans plus tard, Ganelon est déjà populaire en Italie au point de donner naissance à un type littéraire : le type du parjure. Si vous examinez les statues sculptées au portail de la cathédrale de Vérone (qui est du XII^e siècle), vous y reconnaîtrez sans peine Olivier et Roland; ce dernier porte, d'ailleurs, son épée « Durindar », comme l'atteste une inscription entaillée dans la pierre.

J'insisterais volontiers sur l'aide que l'archéologie peut apporter aux recherches d'histoire littéraire. Lors d'un séjour qu'il faisait récemment dans nos universités belges, le professeur Ezio Levi, de Naples, n'a pas eu de peine à montrer comment la connaissance du passé littéraire de l'Italie s'éclairait à la lumière des découvertes archéologiques. Et c'est ainsi qu'il a retrouvé au Palais du Steri, en Sicile, une série de peintures conservées sur le plafond de la grande salle et qui sont comme la rétrospective iconographique de toutes nos chansons de geste connues et goûtées par le Moyen âge italien.

Pour en revenir à la transmission des légendes épiques en Italie, remarquez que ces légendes, pour s'acclimater, ont passé par

plusieurs étapes. Tout d'abord, leur langue s'italianise : exemple, le manuscrit de Venise de la *Chanson de Roland*. Vous auriez tort de croire cependant que la différence de langue constituât, entre l'Italie du Nord et la France du Midi, un obstacle infranchissable. Le latin reste, en Italie, — on ne saurait trop y insister, — la langue des lettrés. Pour ce qui regarde la langue vulgaire, on hésite... On hésite entre l'italien et le français, précisément. La littérature française de l'Italie du XIII^e siècle est fort abondante. Qu'il me suffise de rappeler que Brunetto Latini (ou Brunet Latin) écrit en français sa compilation encyclopédique : *Le Trésor*. C'est en français que Rusticien de Pise, dans une cellule génoise, translate, sous la dictée de son compagnon de chaîne Marco Polo, la relation célèbre des voyages de l'explorateur en Extrême-Orient. C'est en français que Martino da Canale rédige sa *Chronique des Vénitiens*. Je n'en finirais pas de vous énumérer toutes les œuvres françaises. Brunet Latin n'avoue-t-il pas que « cette parole (le français) est plus délectable et plus commune à toutes gens » ? Dante, en latin, dira exactement la même chose ; et il ajoute que le français convient à tous les écrits qui rentrent dans le genre narratif, comme les légendes de Troie et les aventures d'Arthur (le roi Arthur).

Voilà donc, à côté de la concurrence du latin, la concurrence du français ! Comment s'étonner des incertitudes de la littérature italienne à ses premières démarches ?... Il est heureux, vraiment, heureux et merveilleux que, par une attention singulière de Dame Fortune, Dante se soit levé — Dante et son génie — pour établir, sur des fondements aussi mal assurés, la primauté d'une langue (le florentin) et d'une littérature dans l'enfance.

Cependant, l'usage populaire imposait, de plus en plus, ce que j'appellerais volontiers l'« italianisation » des légendes épiques. Et c'est ainsi que des remanieurs, surtout en Vénétie et pendant le XII^e siècle, accommodent les exploits de Charlemagne et de ses preux dans une langue hybride — italien mâtiné de français — qui a pris, dans l'histoire des lettres et du genre, le nom de franco-vénitien. Dans cette production, le chevalier Roland continue de jouer un rôle de premier plan. Nous en avons la preuve dans le témoignage d'Odofredo, jurisconsulte de Bologne, mort en 1265, et qui parle, en latin, du succès des « *joculatores qui cantant de domino Rolando et Olivero* ». Que la vogue de l'épopée aille croissant, c'est ce que confirme encore une ordonnance des autorités de Bologne : en 1288, l'édilité se croit obligée de réglementer la circulation entravée par les rassemblements des auditeurs bénévoles, aux carrefours. Il faut vous représenter, en effet, ces jongleurs ambulants sous les traits de nos chanteurs des cours. Il s'agit d'un genre éminemment populaire et dont la diffusion est, avant tout, orale.

Aujourd'hui encore, dans certaines villes italiennes, le *cantastorie* n'a pas fini d'enchanter son public. A Florence, sur la place San Lorenzo, que de fois me suis-je arrêté pour entendre les récits du bonhomme ! Il commençait par tracer, à même les larges dalles, un dessin, avec des craies de couleur. Le dessin devenait la tête d'un Vinci, d'un Raphaël : souvenir des Uffizzi ou du Pitti proches. Le peuple s'assemblait, intéressé. Lorsqu'il jugeait l'assistance convenable, notre *cantastorie*, se redressant et préluquant sur sa mandoline, se mettait à réciter... Je dois dire qu'il récitait plutôt de Boccace et des maris bernés. Mais le procédé est resté le même. C'est à des baladins de cette espèce que font allusion le jurisconsulte Odofredo et les ordonnances municipales de Bologne.

Je vous disais tout à l'heure que le comte Roland avait gardé toute sa séduction chevaleresque. Pourtant, c'est autour de la personnalité de Charlemagne que les chansons franco-vénitiennes concentrent davantage l'intérêt. Pourquoi donc ? — Parce que Charlemagne avait été le restaurateur de l'Empire. Ici encore, dans

la péninsule, c'est l'idée romaine qui commande le succès du genre littéraire importé. Par une conséquence toute naturelle, l'accent est mis davantage sur le sentiment religieux. Alors que l'épopée française était à la fois nationale et religieuse, la chanson de geste à l'italienne devient religieuse, chrétienne, presque uniquement. L'empereur est célébré comme le rempart de la chrétienté, comme le champion de la Croix dans la lutte contre le Croissant. C'est pourquoi l'épisode de l'expédition de Charlemagne en Espagne — véritable croisade avant la lettre — est particulièrement goûté dans l'Italie du Nord. Un Padouan anonyme composera, vers la fin du XIII^e siècle, une *Entrée* en Espagne qui n'est pas sans mérites ; et cette œuvre sera continuée, au XIV^e, par Nicolas de Vérone.

Nous en sommes au second stade : après la simple adoption des chansons de geste françaises, leur adaptation en franco-vénitien. Il dut y avoir, probablement, un troisième stade : à savoir, la transposition de ces textes franco-vénitiens dans les différents dialectes régionaux. A cette époque, en effet, l'unification linguistique de la péninsule est loin d'être complète. Mais nous ne possédons pas de documents écrits qui nous permettent d'étudier dans le texte une de ces transpositions dialectales. Je répète, d'ailleurs, ce que je disais tout à l'heure touchant le caractère populaire de cette littérature : la diffusion s'est faite, surtout, par voie orale.

Mais à partir d'une certaine époque, l'imagination italienne va se mettre à broder à son tour sur des thèmes qu'elle enrichira. C'est la période d'acclimatation proprement dite. Et c'est ainsi que le bouillonnement épique se manifeste, en Italie, bien plus tard que partout ailleurs. Dans des conditions toutes particulières, par conséquent. La crédibilité n'y est plus. Mais, simplement, une soif de romanesque, le goût du merveilleux. L'Aventure, avec A majuscule, souffle aux poètes remanieurs de nouveaux épisodes. Les géants et les nains, les fées et les monstres accourent des quatre coins de la caverne aux rêves. Et tandis que l'expédition de Charlemagne contre les Maures d'Espagne donne naissance pendant tout le XIV^e siècle à une série de remaniements aux rebondissements inédits, voici que le roman courtois gagne de plus en plus les couches profondes.

* * *

Et ici, qu'il me soit permis de revenir un peu en arrière. Pour la clarté de l'exposé, j'ai voulu, en effet, suivre chronologiquement les progrès de la littérature d'inspiration épique et française dans l'Italie des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Mais la vie ne comporte pas de ces classifications schématiques. Pendant que Charlemagne et Roland et les preux faisaient la conquête des masses populaires, le roman courtois, le roman breton s'infiltraient de préférence dans les classes aristocratiques. Il s'agit encore d'un phénomène d'expansion française.

Certes, on a coutume de faire honneur aux Celtes de cette littérature courtoise. Mais l'origine celtique des légendes arthuriennes est, à l'heure actuelle, un problème fort controversé. Songez à la littérature copieuse et contradictoire qu'a suscitée la question du Graal ! Quoi qu'il en soit, lorsque nous parlons du roman courtois dans la littérature italienne, nous n'avons pas seulement en vue les légendes du cycle de la Table ronde. Mais aussi ces romans byzantins, connus en France à la suite des Croisades ; voire, toute une catégorie de récits de provenance indéterminée ou de pure invention, que nous rangerons sous le titre vague : les « romans d'aventure ».

La littérature épique se répandait par la récitation publique, soutenue par un accompagnement musical. C'est la forme rêvée pour les chanteurs de carrefour. Elle affecte la présentation en laisses (ou longs couplets) monorimes, avec reprises et, très probablement, des espèces de refrains. Ce qui facilite le rôle de la mémoire.

Au contraire, les romans courtois sont plutôt destinés à la lecture. Que si on les récite, ils se passent de l'accompagnement musical. Ecrits en octosyllabes à rimes plates, ils ont cette allure rapide, aisée, des narrations qui ne visent qu'à l'agrément. Le poème chevaleresque de la Renaissance italienne s'inspirera, nous le verrons, de cette forme d'expression.

L'esprit qui anime la littérature courtoise est bien différent de l'esprit épique. Et cela éclate particulièrement dans les romans du cycle breton, les plus répandus, d'ailleurs, et à coup sûr les plus goûtés en Italie. Il n'est plus question de proposer aux foules des sujets historiques ou prétendus tels, capables d'exalter le sentiment national ou la foi religieuse. Tout est subordonné au plaisir; et la fantaisie aux ailes d'or guide en maîtresse l'imagination débridée du poète. D'autre part, le public auquel est destiné le roman courtois n'est plus ce public fruste et naïf des auditoires de carrefour.

La France des XIII^e et XIV^e siècles avait connu une première et brillante Renaissance que toute une équipe de médiévistes fervents s'attache aujourd'hui à mettre en valeur, non sans quelque exagération, il me semble. Toujours est-il que l'œuvre d'un Chrétien de Troyes ne s'explique que dans une atmosphère de galanterie et de fêtes. A société nouvelle, mœurs nouvelles. A mœurs nouvelles, poètes nouveaux. Ceux-ci — les auteurs applaudis des romans courtois — vont consacrer toute leur subtilité à des problèmes délicats de casuistique amoureuse. Pour plaire à leur public mondain, ils vont mettre, au poing du chevalier, non plus le ganteler de fer : le gant de velours. Courtois par sa destination, le roman est courtois par son objet. Il dépeint une société séduisante, conventionnelle peut-être, idéalisée à coup sûr. Nous avons affaire au rêve d'un rêve. Tandis que l'épopée, uniquement préoccupée de combats et de chocs de lances, accorde à l'amour une place insignifiante (qu'il vous souvienne du personnage de la belle Aude, dans le *Roland*), voici que l'étude du cœur, des inquiétudes du cœur, des raffinements du cœur prend le pas sur les descriptions de batailles. Pour conquérir sa belle, le chevalier se lancera dans les aventures les plus folles, les plus extravagantes. D'où, la part faite au merveilleux. Mais ce merveilleux ne sera plus le merveilleux chrétien. Saint Michel ne descendra plus des cieux, prêt à recevoir le gant d'hommage lige que lui tend, dans un geste féodal, le comte Roland, les veines du col rompues. L'imagination celtique — ou, tout simplement, le rêve humain — a peuplé le roman courtois de tout un monde d'enchanteurs et de devins, de fées protectrices ou malveillantes, de monstres cornus, ailés, griffus, créés. La belle est dans sa tour. Il faut traverser, pour parvenir jusqu'à elle, les enchantements périlleux de la forêt, franchir le pont sur le torrent, abattre les sept têtes de l'hydre... C'est, on le répète, une autre conception de la vie et de la littérature.

Or, et parallèlement à la poésie épique, cette poésie courtoise obtient, en Italie, le plus franc succès. A l'origine, — et j'y insiste, — ce succès est limité aux couches aristocratiques. Les conditions mêmes de la transmission écrite l'expliquent à suffisance. Il n'en est pas moins vrai que la pénétration, pour être moins large, fut aussi profonde. J'ai parlé des bas-reliefs de la cathédrale de Vérone. Au portail nord de la cathédrale de Modène, qui est aussi du XII^e siècle, sur la seconde porte, Arthur, Gauvain, le sénéchal Kai (Keu), d'autres encore sont les témoins de pierre de cette popularité. Dès cette époque, les noms empruntés à la matière de Bretagne sont fréquents dans l'onomastique italienne. Au XIII^e siècle, Rusticien de Pise, que nous avons cité à propos de la translation des voyages de Marco Polo, compile et combine de nombreux récits du cycle breton dans une œuvre française, qui sera traduite plus tard en italien. C'est chez lui qu'apparaît, pour la première fois, la légende de Tristan. Enfin, n'avons-nous pas, dans un épisode immortel de la *Divine Comédie*, — l'épisode de Paolo et le Fran-

cesca da Rimini, — le souvenir le plus émouvant, l'écho le plus passionné des légendes celtiques en Italie? Rappelez-vous le texte de Dante. C'est en lisant Lancelot, les amours de Lancelot et de la reine Guenièvre, que Paolo et Francesca ont senti le feu de l'amour s'allumer dans leur sang; c'est sur le livre encore ouvert qu'ils ont échangé le premier baiser, le tremblant baiser, source de leur joie infinie et de leur souffrance éternelle...

Comme pour les poèmes épiques, les Italiens ont d'abord lu en français ces romans courtois. Puis, ils les ont traduits et remaniés. Les remaniements du *Tristan* sont fort significatifs, à Florence et dans la région toscane. Les Florentins du XIV^e siècle ont une conception très personnelle du droit individuel et de la liberté de l'homme en face des lois qui l'oppriment. Cette conception individualiste et républicaine en quelque sorte, ils la portent jusque dans leur interprétation de la légende de Tristan. Ce qui les intéresse au premier chef, c'est la question de savoir si — oui ou non — le roi Marc avait le droit de punir son neveu. Il faut savoir que, dans le *Tristano* italien, l'amant de la reine périt sous la flèche du monarque outragé. Avec une unanimité touchante et symbolique, les conteurs florentins soutiennent que le roi Marc est dans l'erreur. En effet, Tristan et Iseut ayant bu sur la barque le philtre d'amour, leur passion a quelque chose de fatal et d'inéluctable. Par conséquent, elle ne peut, en droit strict, leur être imputée à crime : le meurtre de Tristan est un déni de justice. Il est significatif, n'est-il pas vrai, de constater ainsi un accord parfait entre telle conception du droit et le traitement d'un thème légendaire.

Pour le dire en passant, le professeur Ezio Levi nous rappelait récemment comment on a découvert, par le plus grand des hasards, un document iconographique fort curieux touchant la popularité du *Tristan* en Italie. Il s'agit d'une couverture de lit, brodée, et où figurent, avec des inscriptions en dialecte sicilien, une série de scènes des « Enfances Tristan ». Cette couverture n'a pas été retrouvée en Sicile, mais dans les environs de Florence. Une dame de l'aristocratie florentine, la comtesse Guicciardini, sauf erreur, avait été visiter une de ses métairies. Surprise par la nuit, elle dut coucher à la campagne. La *contadina*, pour préserver son hôtesse du froid, qui était très vif, ouvrit un coffre et déplia une couverture bariolée, qu'elle étendit sur le lit. La comtesse fut bien étonnée quand, à la lueur d'une chandelle et pour tromper son insomnie, elle déchiffra, sur la couverture, des scènes médiévales. L'énigme fut soumise à des spécialistes. Il ne fallut pas moins de deux ans à Pio Rajna, le célèbre philologue, pour trouver la clef des inscriptions. On avait bien affaire aux « Enfances Tristan », interprétées sur le canevas par des brodeuses siciliennes. La couverture avait échoué dans la campagne toscane, amenée dans la balle d'un marchand ambulant. Quelques années plus tard, on en découvrait l'exacte réplique, à Londres. Il semble que les deux couvertures faisaient partie du trousseau d'une jeune mariée et devaient orner les lits jumeaux de la *camera matrimoniale*. Singulier présage d'entente conjugale, me direz-vous, que cette histoire d'adultère légalisé par le philtre d'amour! Mais nos ancêtres ne dédaignaient pas l'ironie. Et c'est ainsi que la plupart des coffres de mariage s'ornent d'une scène qui représente Tristan, Iseut et le roi Marc à la fontaine. Je ne résiste pas au plaisir de commenter, en quelques mots, cet épisode. Les deux amants ont pris rendez-vous nocturne au bord de l'eau. Mais le roi Marc, averti par son nain Frocin, a grimpé dans l'arbre qui domine de ses frondaisons la fontaine calme. Tristan et Iseut vont être découverts... Non! Car la reine a vu, reflété dans le miroir des eaux, le visage crispé de son royal époux. Avec une présence d'esprit admirable, — et bien féminine, diraient les malveillants; mais je ne le dirai pas, — elle met en garde, du geste, son amant. Le dialogue sera le plus banal du monde. Et le roi descendra de l'arbre, parfaitement rassuré sur

la fidélité de sa femme et le loyalisme de son neveu. Voilà donc la scène que les imagiers facétieux sculptaient, dans le bois ou dans l'ivoire, pour les coffres de mariage!

J'en reviens, après cette longue parenthèse, à la diffusion des romans courtois en Italie. Au point de vue de la présentation extérieure, l'adaptation se fait sous une double forme. Ou bien, les romans sont mis en prose : *Tristano*, *Fioravante*, *Buovo d'Antona*. Ou bien, les remanieurs italiens leur font subir une « mise en œuvre » (j'allais dire une mise en musique) originale : l'*ottava rima*. C'est, comme le nom l'indique, une strophe de huit vers. De huit vers hendécasyllabes (de onze syllabes), soit les plus longs de la métrique italienne. Les six premiers sont en rime alternée; les deux derniers, en rime accouplée. Et cela fait le schème : *abababcc*. Je m'excuse de vous fournir ces détails techniques. Mais l'*ottava rima* a été portée à un tel point de perfection par les virtuoses de la Renaissance italienne, véritables artistes du poème chevaleresque, qu'il était expédient de s'y arrêter quelque peu.

Faisons le point. Nous sommes au seuil de la Renaissance. La matière française a déferlé sur l'Italie, à la façon de deux torrents. D'un côté, l'épopée, répandue surtout par la tradition orale, débitée sur les places publiques à l'intention d'un auditoire populaire, et qui renouvelle les chansons de geste dans un esprit plus religieux que national. D'autre part, le roman courtois, qui se transmet surtout par la lecture et qui permet, sous le signe de l'Aventure, toutes les adaptations les plus fantaisistes du thème amoureux. Poésie épique et roman courtois connaissent la double forme de la prose et du vers. Mais l'*ottava rima* tend à triompher, aussi bien pour chanter Charlemagne que pour évoquer Lancelot.

Voici venir la Renaissance.

FERNAND DESONAY,
de l'Université de Liège.

(La deuxième partie de cette conférence paraîtra dans notre prochain numéro.)

Victor Hugo

Lorsque, le 22 mai 1885, à 1 h. 1/2 de l'après-midi, Victor Hugo exhala son âme tumultueuse, un critique, dont j'ai oublié le nom, écrivit : « Hugo vient de désencombrer son siècle. » Encore que peu respectueux, le mot était juste. Sur quelque avenue de la pensée, au XIX^e siècle, qu'on promène le regard, la haute stature de Hugo surgit, impérieuse et dominatrice.

Il fut un poète épique. Si la *Légende des Siècles* n'a pas l'unité des grandes épopées, si elle apparaît comme une suite de fresques, unies par le lien d'une conception d'histoire assez arbitraire, ces fresques sont animées du souffle large et puissant et sont marquées de l'éclat souverain d'images qu'exige le chef-d'œuvre épique.

Hugo dramaturge a sans doute vieilli. Mais les outrances et les invraisemblances de son théâtre, tout ce qu'il y a en lui de mélodrame paroxysé ne doit pas nous rendre injuste pour le magnifique et bienfaisant mouvement de libération et de rénovation dont *Hernani* donna le signal et qui restitua la vie à un art frappé de décadence et de stérilité. Et puis, si le théâtre de Hugo, dans son ensemble, n'est plus de jeu scénique, il renferme pourtant des parties d'inspiration et d'émotion où se reconnaissent et se retrouvent le génie épique et le génie lyrique du maître.

Tandis que Hugo dramaturge, du moins dans les qualités représentatives de son œuvre, apparaît comme périmé, Hugo romancier demeure incomparablement actuel, surtout par *Notre-*

Dame de Paris qui est le prototype du roman d'art et par *Les Misérables* qui est un exemplaire hors pair du roman social.

Hugo ne s'est pas contenté de décrire Notre-Dame de Paris comme un élément de décor, et de nouer et de dénouer à son ombre une intrigue. La cathédrale, chez lui, devient le héros central du livre, qui, tout en dominant l'action, y participe directement et en commande les péripéties. Ici, vraiment, les vieilles pierres vivent, pensent, parlent et décèlent ainsi, pour nous, le secret auguste et émouvant que les artistes et artisans d'autrefois déposèrent en elles. Par là, Hugo romancier fut un précurseur dont l'influence a singulièrement perduré : de *Notre-Dame de Paris*, de son art de prestigieuse synthèse animée, relèvent, sans l'égaliser, *Le Rêve*, de Zola, et *La Cathédrale*, de J.-K. Huysmans. Et d'autre part, c'est dans les pas de précurseur de l'auteur des *Misérables* que les romanciers sociaux contemporains ont mis leurs pas. Certes, dans cet impressionnant tableau de la souffrance humaine, on peut relever tels coins où s'agitent d'injustes préventions de partisan, mais comme tout cela est purifié et submergé par les vagues torrentielles de la pitié, aigrettées à leur sommet de l'esprit de l'Évangile!

En opposition au généreux Samaritain des *Misérables*, voici à présent le dur justicier des *Châtiments*. Livre de passion et même livre de haine, mais où Hugo, poète satirique, rejoint, par la force et la somptuosité corrosives du verbe, Juvénal et les prophètes d'Israël.

Écrits sur le rocher de Guernesey, où, dans une âpre solitude, Hugo mâchait amèrement ses ennuis domestiques et ses déconvenues politiques, *Les Châtiments* semblent avoir fait appel, pour les charger d'imprécations, à toutes les tempêtes de l'Océan. Dans l'ordre de l'équité de la pensée, il y aurait beaucoup à redire aux *Châtiments*, mais, dans l'ordre esthétique, cette œuvre est située au sommet même de l'art.

C'est une véritable détente pour l'esprit de passer de Hugo, poète satirique, à Hugo voyageur et à Hugo journaliste, car les *Choses vues* sont de l'admirable journalisme.

Evidemment, à cette imagination de feu, toujours en ébullition, il ne faut pas demander l'exactitude du reportage. Pour Hugo, tout monument et tout paysage ne sont pas des haltes où s'exerce son observation, mais des points de départ d'où son esprit, en perpétuelle gestation, s'élance vers de nouvelles créations qui ont la réalité comme élément, mais qui l'interprètent en grandeur. Pour employer un terme récent, Hugo, voyageur et journaliste, « romance » en magnificence la nature et l'art.

* * *

Le poète épique, le dramaturge, le romancier, le poète satirique, le voyageur et le journaliste, voilà autant d'aspects fragmentaires du génie de Hugo, mais qui sont dominés par un aspect qui les absorbe tous et les ramène à une unité supérieure : le poète lyrique.

Au lyrisme, ce langage direct d'une âme parlant à d'autres âmes, le poète des *Contemplations* a imprimé un coup d'aile vers des régions d'éblouissement où nul ne pénétra avant lui et comme lui.

On doit concéder à Lamartine des accents plus purs de sensibilité et à Musset une plus grande profondeur d'émotion. D'autre part, à côté de la philosophie de Vigny, la philosophie de Hugo paraît assez sommaire et assez courte. Mais Hugo dépasse tous ses rivaux du Romantisme par la puissance du verbe et le don sans cesse renouvelé de l'image. Cela tient du prodige, tout simplement. On peut s'en rendre compte en se rappelant de quelle beauté inédite, variée, inépuisable, ce semeur d'astres a « illustré » le vieux fonds des pensées et des sentiments de l'humanité, ce qu'en littérature on nomme les « lieux communs : la fugitivité de la vie, la brièveté de l'amour, l'angoisse de la mort, l'énigme

de l'éternité. La fulgurance de l'Apocalypse, la mélancolie de l'Éclésiaste et le doux émoi des élégies bibliques retrouvent ici leur « climat ».

* * *

Dans de nobles vers des *Contemplations*, Hugo avait d'avance choisi son tombeau — sous le grand ciel et en pleine nature :

*Forêt! c'est dans votre ombre et dans votre mystère
C'est sous votre branchage auguste et solitaire
Que je veux abriter mon sépulcre ignoré
Et que je veux dormir quand je m'endormirai.*

Ce vœu ne fut pas exaucé. Le grand amant de la lumière, des bois et des fleurs repose dans les caves froides et humides du Panthéon, parmi des couronnes artificielles, mangées par la poussière.

Mais le génie de Hugo — le grand génie lyrique du XIX^e siècle — garde sa place immortelle au centre de la poésie universelle.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

Nouveau progrès dans l'évolution politique de la jeunesse belge

On peut attendre beaucoup de la jeunesse belge. D'où il suit que cette jeunesse doit être traitée avec le maximum de sévérité. Loin donc de nous jâmer à tout coup devant la moindre manifestation des « Jeunes », comme font certains gérontes sommairement passés à l'eau de Jouvence, loin de les applaudir de même quand ils disent blanc et quand ils disent noir, quand ils parlent d'or et qu'ils déraisonnent, nous n'avons jamais manqué de reprendre vertement nos « moins de trente ans » chaque fois qu'ils nous paraissent faire des gaffes ou dire des sottises. Ayant depuis pas mal de temps perdu toute illusion quant à l'énergie, au jugement, au sens politique de nos dirigeants appartenant aux anciennes générations, nous avons poussé la confiance dans les nouvelles jusqu'à attendre d'elles une action lucide et efficace à l'âge où leurs aînés traînaient encore dans les limbes de l'apprentissage. Chaque fois que cet espoir s'est vu trompé ou démenti, nous avons exprimé avec force notre déconvenue. Nous n'en sommes que plus à l'aise pour reconnaître aujourd'hui que la jeunesse belge paraît mettre enfin les bouchées doubles. Ses progrès dans l'ordre politique et social sont, depuis quelques mois, étonnants.

Bientôt, semble-t-il, les événements aidant, les nouvelles coucles de l'opinion ne seront plus séparées du domaine de l'action que par une mince épaisseur de malentendus. En particulier, il s'en faut de très peu, à notre avis, que les divers « Jeunes », rattachés encore plus ou moins aux anciens partis, ne soient d'accord entre eux sur toutes les questions essentielles, et surtout qu'ils ne se rendent compte de cet accord. Le jour où ce sera un fait accompli, nul doute qu'on ne voie se concrétiser subitement, se traduire en mouvements et en forces, ce qui n'est encore qu'une sorte de grouillement confus, pareil au murmure de l'orchestre qui s'accorde avant d'attaquer. Il n'y aura pas de régime nouveau en Belgique

sans qu'on y fasse l'union de la jeunesse. Et il n'y a pas de remèdes aux maux qui nous accablent sans l'établissement d'un régime nouveau.

* * *

Parmi les divers signes qui se montrent, en ce moment, de l'évolution favorable autant que rapide de la jeunesse intellectuelle, il faut compter au premier chef le récent manifeste de la « Centrale politique » des jeunes catholiques, sous l'exergue de *l'Esprit nouveau*.

Nous avons déjà parlé de ces groupements, dans lesquels la bonne volonté, l'ardeur ingénue, la pureté des intentions paraissent jusqu'à présent l'emporter sur l'information et le discernement. Or le manifeste qu'ils viennent de publier se révèle, à ce point de vue, remarquable. Les jeunes de la Centrale politique formulent leurs principes, énumèrent les applications pratiques qu'ils en prétendent tirer. Nous aurons donné notre sentiment sur les unes et les autres en disant simplement que nous y souscrivons dans la proportion des quatre-vingt-dix-neuf centièmes.

Les signataires du manifeste veulent construire « un régime nouveau, incarné par des hommes nouveaux, réalisé par des méthodes nouvelles ». Leur réprobation s'adresse également au matérialisme marxiste, au libéralisme capitaliste, au catholicisme opportuniste et aux fascismes totalitaires. Faut-il dire que nous partageons *entièrement* ces vues, avec cette précision que si nous connaissons dans notre pays pas mal de marxistes, de capitalistes libéraux et de catholiques opportunistes, nous n'avons pas encore rencontré un seul Belge qui « exalte l'État totalitaire » et donne à des entités telles que la race, l'État ou la nation la primauté, aux dépens de la personne humaine. En d'autres termes, il n'y a pas de fascistes en Belgique, au sens où l'entend *l'Esprit nouveau*. Si nous nous trompons, qu'on nous les montre...

Quant aux mesures pratiques que recommandent les signataires du manifeste, elles demeurent malheureusement un peu trop dans le domaine des généralités. Mais la restauration des communautés familiale et professionnelle, l'organisation du travail, la définition de la propriété et de ses limites, la « déprolétarianisation des masses », l'économie disciplinée, avec participation des travailleurs à son organisation, le contrôle des grands monopoles, la réforme administrative, le renforcement de l'autorité sont des idées excellentes, depuis longtemps exprimées ici, et de nature à rallier, croyons-nous, un très grand nombre d'esprits venus de tous les points de l'horizon politique

* * *

Les seuls reproches que nous ferons aux rédacteurs du « manifeste » sont les suivants :

D'abord ils se tiennent trop dans l'abstrait. Le temps n'est plus des descriptions *a priori* de la république idéale et des politiques fondées sur des postulats philosophiques; il faut voir ce qui est, et désigner très exactement, dans le catalogue de nos institutions, de nos usages et de nos lois, ce qu'il faut abolir, pour y mettre autre chose en disant quoi. Trop souvent, les « Jeunes » de la Centrale formulent leur programme sous la forme de résultats à obtenir, sans désigner les moyens et les méthodes qui sont susceptibles de donner ces résultats. Par exemple la fin des « collusions de la politique et de la finance », l'« indépendance des gouvernants à l'égard des clubs et des oligarchies », et autres réformes d'ordre moral ne sont évidemment possibles que moyennant certaines réformes d'ordre politique qu'il conviendrait de clairement déterminer. Il n'y existe pas d'appareil scientifique capable de mesurer le degré de moralité des gens, leur désintéressement, leur indépendance d'esprit; mais il existe des cadres et des institutions capables de corriger plus ou moins automatiquement les

défaillances de ces vertus, ou encore de rendre ces défaillances impossibles. En politique, il ne faut pas seulement *vouloir*, il faut *faire en sorte...*

En second lieu, les « manifestants » de la Centrale n'ont peut-être pas assez tenu compte des lois naturelles qui régissent les sociétés humaines. En dehors de toute idée philosophique ou éthique, il y a en politique des vérités d'observation, vérités qu'il est indispensable de connaître pour servir *efficacement* la cause de la réforme morale et spirituelle. C'est ainsi que l'étude approfondie de l'histoire démontrerait péremptoirement aux Jeunes de l'*Esprit nouveau* qu'il est impossible d'atteindre les buts qu'ils se proposent dans un pays en proie au régime des partis. Ce régime, par ses propriétés constantes et congénitales, est incompatible — non pas *a priori*, mais pratiquement, — avec l'indépendance du pouvoir, la paix sociale, l'organisation de la production, le rétablissement des communautés locales. Qui veut la fin veut les moyens. L'article 1^{er} de tout plan « révolutionnaire » doit stipuler aujourd'hui la suppression du système des partis. Dans l'*ordre d'exécution*, c'est le fondement et le principe.

Enfin nous reprocherons au manifeste de la Centrale d'être encore trop timide sur certains points, contrairement à ce qu'on pourrait attendre d'un programme de « Jeunes ». Sur la représentation nationale, sur le problème du prolétariat, sur le funeste « capitalisme de spéculation », sur le statut de la société anonyme, nous pensons que les réformes à entreprendre devraient aller plus loin encore que le « manifeste » ne le demande. Et il ne peut être question là d'appréciation personnelle, ou de compromis : avec la cause même des maux, on ne saurait être modéré ni tolérant ; on ne guérit pas un malade en laissant subsister, même pour une faible part, l'infection qui provoque sa fièvre.

* * *

Le seul point sur lequel le manifeste nous paraît errer gravement, c'est la question de la guerre et des moyens les plus aptes à s'en préserver. Nous ne croyons pas que la guerre — folie certaine et abominable sous sa forme moderne — trouve *uniquement* sa source dans « l'impérialisme et les ambitions capitalistes ». Il n'est que trop vrai que la condition géographique, psychologique, économique de certains peuples les incline fatalement à faire pression sur leurs voisins, jusqu'à faire naître à tel ou tel moment le risque de conflits sanglants. Nous ne voyons pas d'autre manière de nous mettre à l'abri de ce genre de risque que d'organiser une puissante défense, pour autant que cela soit en notre pouvoir. Quant aux « institutions qui tendent à renforcer la paix », qui ne voit que l'encouragement qu'on leur doit donner se mesure d'après la confiance qu'on peut avoir dans leur efficacité *réelle*?... Devrait-on « encourager » la Société des Nations, par exemple, si l'on avait le soupçon que cette institution, malgré ses excellentes intentions, fait courir à la paix des risques supplémentaires par tel ou tel biais?...

Quant au commerce des armes, nous sommes tout à fait d'accord avec l'*Esprit nouveau* : il conviendrait de le réglementer avec sévérité, ou même d'en réserver le monopole à l'Etat, malgré les inconvénients de cet expédient. En tout cas, il faut chercher et trouver d'urgence une solution au problème des « marchands de canons », quand ce ne serait que pour assainir l'atmosphère autour du principe de la défense nationale.

ROBERT POULET.

L'abbé Edouard Poppe⁽¹⁾

Le 10 juin 1924 mourait à Moerzeke, en Flandre, un jeune prêtre qui avait passé le meilleur de sa courte carrière à être malade. L'abbé Edouard Poppe n'avait que trente-trois ans.

A la considérer du dehors, sa vie tient en peu de mots. Ordonné prêtre à vingt-six ans et nommé vicaire dans une paroisse de Gand, il est, dès l'année suivante, condamné au repos. Des deux œuvres qu'il avait, avec un beau zèle, organisées dans la paroisse, il voit crouler l'une et est écarté de l'autre. A vingt-huit ans, la maladie de cœur qui le consume le fait reléguer comme aumônier au couvent des Sœurs de Saint-Vincent, à Moerzeke. Les crises se succèdent : le lit devient son poste le plus habituel, et c'est de là qu'il agit quand son mal le lui permet. En 1922, le cardinal Mercier tente un « repêchage » et l'envoie au camp de Beverloo comme aumônier du centre d'instruction de brancardiers (C. I. B. I.). Mais la tâche, sans doute, est au-dessus de ses forces : rentré à Moerzeke aux vacances de Noël 1923, il y est terrassé par une nouvelle crise et y succombe quelques mois plus tard.

C'est bien ce qu'on appelle une carrière brisée et une vie ratée.

Or, cette disparition laissait de tous côtés des regrets cruels et un vide profond. « C'était un saint », disait-on de l'abbé Poppe — et l'œuvre qu'il avait accomplie était si énorme, que la succession posait un problème difficile. Tous comprenaient que ces deux choses étaient solidaires et que, pour résoudre l'énigme d'une telle récolte fournie en quelques pauvres années de maladie, il n'y avait que cette réponse-là : « C'était un saint. »

« Un saint prêtre, avait-il écrit, fait plus avec un mot qu'un travailleur ordinaire par toute une série de sermons. » Dans cette phrase, sans le vouloir, il résumait sa propre vie et livrait le secret de sa déconcertante action.

On pourrait sans doute établir un parallélisme semblable entre les progrès de sa sanctification et ses déboires. Dès le séminaire, il avait été fortement frappé de ce principe fondamental du sacerdoce : *Qui accedit ad ordinandum, martyr est* : Celui qui se présente pour être ordonné, est un martyr ; le prêtre, avant tout le reste, doit se sacrifier avec Celui qu'il sacrifie, il doit être donné, offert entièrement, il doit mourir comme homme pour devenir le Christ : *alter Christus*. Et l'ordinand s'offrit, avec une plénitude de généreuse volonté : « *En, dilectissime, sum hostia salutaris Tecum, en sum victima peccatorum Deo...* Voici, ô bien-aimé, que je suis devant Dieu une hostie salutaire avec Vous et une victime pour les péchés... »

La réponse ne se fit pas attendre : échecs, malentendus, railleries, calomnies, et, ce qui fut sans doute le plus sensible à son cœur de prêtre, immobilisation de son activité apostolique. Sur son lit de douleur, il fut la victime qu'il avait voulu être. L'homme acheva de s'y consumer, et du creuset le prêtre sortit, épuré, ardent, radieux. Il accepta avec amour et sut désormais avec une merveilleuse clarté quelle était l'arme de l'apôtre : la Croix ! « Agir est bien, écrivait-il, prier est mieux, souffrir est le meilleur. » Et donc, avec l'amour, un lit de malade est la meilleure des chaires.

De cette abnégation parfaite et de cet appétit de la Croix jaillit un zèle nouveau, dévorant et très purement surnaturel. Cette identification avec le Crucifié dessina sur son visage de prêtre les traits du Crucifié : il rayonnait le Christ, il rayonnait le surnaturel, et ce fut là sa force, qui n'avait plus rien d'humain : il était un vrai prêtre, un autre Christ, un *martyr*.

(1) Ces pages serviront de préface à l'ouvrage *Entretiens sacerdotaux*, de l'abbé Edouard Poppe, qui paraîtra prochainement (Lethielleux, Paris).

Alors la moisson commença.

A Moerzeke, comme à Gand, il s'occupa particulièrement des enfants. Il le fit avec un sens surnaturel profond, une psychologie très avertie de l'âme des petits, et un succès plein de promesses. Son *Manuel de la catéchiste* ainsi que le manuel de dévotion pour les enfants, *L'Ami des petits* (1), sont des chefs-d'œuvre en la matière.

En 1920, les Norbertins d'Averbode firent appel à lui pour lancer la Croisade Eucharistique. Il en fut l'âme et le pionnier. Selon lui, la « Croisade » était essentiellement une méthode de formation surnaturelle — « faire des chrétiens par l'Eucharistie » —, et devait déborder du monde des enfants dans celui des adultes de toutes classes. Ces idées furent admises et appliquées. Et ce fut un triomphe. Dès 1922, il y avait cent mille adhérents. Aujourd'hui, grâce au caractère profond et à l'élan que lui donna l'abbé Poppe, le mouvement est largement répandu dans le monde entier. Le saint prêtre avait compris (on l'oublie trop aujourd'hui, et c'est la cause du marasme où languissent tant d'œuvres) qu'une entreprise catholique doit être avant tout surnaturelle, dans sa conception, dans ses moyens, dans tous ses détails, et qu'elle réussira dans la mesure où elle sera surnaturelle. Sa pensée, sur ce point, est clairement exposée dans son ouvrage *La Méthode eucharistique* (2).

Il faut lire aussi sa brochure sur la *Direction spirituelle des enfants* et une foule d'autres écrits. (On se demande comment l'abbé Poppe, sans cesse malade, a pu tant écrire en si peu d'années!)

Moerzeke était devenu un lieu de pèlerinage où accouraient ceux qui avaient besoin de conseils ou d'encouragement. Là, dans sa très humble et très pauvre chambre, le saint prêtre recevait inlassablement ses visiteurs, quels que fussent ses travaux et son état de santé; et tous se retiraient avec l'impression d'avoir « senti le rayonnement du Christ ».

Mais son œuvre de prédilection fut la sanctification des prêtres.

Il disait un jour : « On se plaint qu'il y ait trop peu de prêtres. Ce n'est pas exact. La vérité est qu'il y a trop peu de saints prêtres... Si, par nos sacrifices, nous obtenions ne fût-ce qu'un saint prêtre chaque année, en peu de temps le monde entier serait sanctifié. » De tous, il eût voulu faire des saints; il eût donné sa vie pour cela; il la donnait, en vérité. « Je brûle, s'écriait-il, du désir du règne de Dieu dans les âmes sacerdotales. Je brûle. Je suis si pauvre que je serai consumé avant la venue du règne désiré. » Il eût voulu partager avec tous son secret, sa pensée féconde; il le faisait avec ceux qui venaient à lui, mais le champ n'était pas assez vaste. Il le trouva enfin.

* * *

Le 27 avril 1919, un fraternel congrès réunissait au monastère du Mont-César, à Louvain, une vingtaine de prêtres, tous épris d'idéal. M. Poppe en était. On y parla beaucoup d'œuvres, d'activité sociale, de moyens humains... Hélas! quelle déception! Il aurait tant voulu leur dire la vraie parole, la seule, celle qui allait au fond de toutes ces questions... L'humilité et le zèle se combattaient en lui. A la dernière séance, il se décida : « J'ai dit que j'acceptais un long martyre par un lent épuisement et, lorsque les affaires du Mont-César trébuchaient, je me suis offert... »

Il demanda qu'il lui fût permis de dire quelques mots, et parla, humblement, simplement, doucement... Et l'on sentit passer le souffle de l'Esprit, et ce fut un ruissellement de lumière; d'un bond, l'auditoire était lancé, enfin, en plein surnaturel, et ces

prêtres apprenaient, dans une clarté de grâce, ce qu'ils étaient et ce qu'ils pouvaient.

C'était une révélation. On pria l'abbé Poppe de faire, le lendemain, le sermon de clôture. Il commenta l'évangile du jour : *Ego sum via, veritas et vita*. Et ce fut une aurore que l'on n'oublia plus.

Dès lors, on lui confia la tâche de convoquer de nouvelles réunions. Et les congrès devinrent des retraites. C'est celle de 1932, la dernière, son testament, qu'on lira en tête des *Entretiens sacerdotaux*.

M. Poppe provoquait encore d'autres réunions de prêtres, où l'on parlait de l'idéal sacerdotal. Il était l'âme d'un petit cercle, *conjuratio ad perfectionem*, dont les membres s'éclairaient et s'encourageaient mutuellement dans la voie de la sainteté. A chaque assemblée de la Croisade eucharistique, une séance spéciale réunissait les prêtres et les éducateurs; il développait pour eux son thème favori : *Pro eis santifico meipsum*. Enfin il écrivait article sur article dans les revues sacerdotales et eucharistiques, particulièrement dans le *Pastor Bonus*, dont l'initiative était sortie du congrès du Mont-César, en 1919.

Quand il fut désigné comme aumônier du C. I. B. I. (1), son cœur d'apôtre bondit : former de futurs prêtres! être le pépiniériste des saints! Quelle mission, et quelle joie! L'archevêque avait pensé qu'en dépit de sa fragile santé nul n'était mieux que lui désigné pour cette tâche, que nul ne sèmerait, ne cultiverait, ne récolterait comme lui. Il ne se trompait pas. L'action de M. Poppe fut conquérante sur les « Cibistes ». En peu de temps il leur fit un bien immense, et beaucoup vivent encore de ce qu'ils reçurent là pour leur sanctification, pour leur apostolat.

L'abbé Edouard Poppe, docteur en philosophie, était un homme chétif, à la démarche humble et effacée, très doux, d'une patience, d'une bonté inépuisable, d'un visage toujours souriant, avec de grands yeux pleins d'intelligence et de tendresse, très gai, très spirituel, volontiers enjoué, surtout quand il souffrait. Il portait un vieux chapeau déformé, une soutane verdie et écourtée par les reprises successives, et, en voyage, une boîte de carton mal ficelée en guise de valise. Dès qu'on s'adressait au prêtre, une lumière grave transfigurait ses traits : c'était le Christ qui apparaissait. Et l'emprise de cette âme de prêtre était extraordinaire. « La première fois que je le vis, dit Mgr Mercier, je fus soudain remué jusqu'au fond de l'âme : un courant de grâce émanait de lui. »

* * *

C'est la même profonde émotion qui saisit à la lecture de ses œuvres : on a, dès l'abord, l'impression très nette d'une plongée dans le surnaturel. On sent l'homme qui ne vivait que du surnaturel et qui, dès le premier contact, avec la force douce et souveraine des convaincus, vous entraîne irrésistiblement dans son domaine propre. C'est là son caractère, magnifique et sublime : il est foncièrement, profondément, uniquement surnaturel; il a l'obsession du surnaturel. Et toute sa spiritualité gravite autour de cet axe éternel : une foi intransigeante dans la grâce.

Tout dépend de Dieu, tout dépend de la grâce. Tout : notre propre sanctification, et la sanctification des autres par notre apostolat. Nos plus héroïques efforts ne peuvent rien sans elle. Sans doute, notre collaboration est requise et est indispensable. La pensée de l'abbé Poppe est trop parfaitement équilibrée pour ne point affirmer fortement la nécessité de l'œuvre, des moyens naturels : tous doivent être employés, mais tous doivent être surnaturalisés pour devenir féconds.

De cette conception transcendante — et si vraie, la seule vraie —,

(1) Edités par l'Abbaye d'Averbode (Belgique).

(2) Abbaye d'Averbode. « Cet opuscule est un petit chef-d'œuvre », écrit le cardinal Mercier.

(1) Le « Centre d'Instruction de Brancardiers et Infirmiers », comme on sait, groupe tous les jeunes ecclésiastiques appelés sous les armes.

de ce primat absolu du surnaturel, découlent logiquement les autres traits de cette spiritualité : c'est parce qu'elle est rigoureusement surnaturelle qu'elle est si étroitement *hiérarchique*, si fortement *eucharistique*, si concrètement, si obstinément, si tendrement *mariale*.

Ouvrir les sources de la grâce : voilà tout le système — qu'il me pardonne ce mot — de cet authentique prêtre, qui ne se considéra jamais lui-même que comme une pièce de cet organisme surnaturel.

Si alors nous abordons le problème en sens inverse, du côté humain, nous tombons, de par la même rigueur de logique, sur la négation parfaite en face de l'affirmation parfaite. Si Dieu est tout, l'homme n'est rien : c'est le zéro de l'équation $\frac{A}{\infty} = 0$. Il ne redevient quelque chose que dans la mesure où ce ∞ , cet infini entre en lui, par la grâce qui le fait participer à la divinité : et alors, mais uniquement par cela, lui-même prend une valeur, une puissance, une fécondité illimitées, précisément parce que ce n'est plus lui, mais Dieu qui agit en lui.

Le rôle de l'homme est donc, essentiellement, de disparaître; de s'effacer pour laisser Dieu agir, de consumer tout l'élément naturel et humain : de *mourir*. Et voici que se dresse la Croix, nette et claire, au sommet de la pensée et de l'action : la Croix du Christ, *spes unica*, d'où sort en bouillonnant le fleuve de toute grâce, — la croix de l'homme, où le vieil homme est crucifié pour se muer en un être nouveau, un être de grâce, où c'est le Christ qui agit à sa place; et cela, c'est tout : la sanctification et l'apostolat, notre salut et le salut du monde, tout : *spes unica*.

Il faut d'abord mourir : *consepulti*, afin de pouvoir ressusciter, renouvelé, métamorphosé. Sans cela, ne parlons pas de spiritualité. Inutile de tâcher de faire voler la chenille; elle doit d'abord disparaître dans la chrysalide : alors seulement l'azur sera à elle.

C'est pourquoi l'abbé Poppe insista si particulièrement sur les vertus renonçantes, les vertus mortifiantes, que certains appellent les vertus passives et qui sont, en vérité, ce qu'il y a de plus surnaturellement actif, de plus « constructif » assurément, la grâce rebâtissant à mesure que la nature démolit.

Sa vertu de choix est la pauvreté, qu'il appelle, comme saint François d'Assise, sa Dame et son Epouse. C'est au Poverello qu'il doit cet amour qui fut chez lui une passion. « Mon saint préféré, écrivait-il, est saint François d'Assise, parce qu'il eut la folie de la croix. » Il était du Tiers Ordre franciscain, et, ravi par la figure du maître séraphique, prétendit être franciscain à fond : comme lui, il voulut tailler sa croix dans une pauvreté héroïque. Une de ses grandes tristesses fut de ne pouvoir suivre jusqu'au bout le saint curé d'Ars qu'il avait d'abord pris comme modèle de sa vie de prêtre-tertiaire. Quand on le lui eut interdit, il se rabattit sur la pauvreté intérieure avec saint François de Sales : l'humilité, avec ses sœurs, l'obéissance et la douceur : « *Esto mitis et humilis* », ne se lasse-t-il pas de répéter dans sa direction spirituelle. Puis la petite sainte Thérèse lui fournit la formule synthétique du dépouillement parfait : la voie d'enfance spirituelle : devenir un enfant, un tout-petit, ne gardant que ce qu'il faut d'être humain pour être porté et bercé dans les bras du Bon Dieu. *Sicut parvuli*. La simplicité, la candeur surnaturelle, cette autre lumière qu'il avait vue briller dans les yeux séraphiques du Poverello, il la retrouvait là sous une autre forme, toute pratique et tout imitable : il inscrivit le nom de la petite Thérèse à côté de celui du petit Pauvre.

Mourir, par la pauvreté extérieure et la pauvreté intérieure...

Alors, quand l'homme a rejoint son néant, qu'il a nettement pris conscience de n'être rien et de ne pouvoir rien, ses mains se lèvent de cet abîme, il appelle Dieu en lui : et c'est la deuxième démarche humaine de la vie spirituelle : la prière.

Il faut toujours prier, parce que toujours, dans la moindre de

nos actions, nous avons besoin de la grâce, et que seul Dieu peut nous la donner; seul Il peut nous sauver, seul Il peut nous sanctifier. Il faut toujours prier, parce que toujours le Christ doit vivre et agir en nous, et que cette union identifiante ne se consume que dans l'oraison. Celle-ci est la respiration et la vie de notre âme, et donc nous devons tendre à surnaturaliser notre vie à chaque instant de la journée, par une prière toujours en éveil, une union toujours actuelle et effective. Et pour rendre cette prière plus sûrement efficace, il convient de se tenir constamment sous l'action de Marie, qui doit nous donner Jésus.

Alors seulement l'action peut suivre, vraiment surnaturelle et vraiment productive. « Agir est bien, prier est mieux, souffrir est le meilleur », la souffrance chrétienne n'étant d'ailleurs que la forme la plus haute de la prière individuelle, comme le sacrifice de l'autel est le sommet de la prière publique.

Telles sont, me semble-t-il, les grandes lignes de ce système inflexiblement logique. Ajoutons que l'abbé Poppe est toujours soucieux de la pratique. Il a horreur de la science qui ne veut que savoir, il ne veut, lui, connaître que pour aimer et pour agir. Il a toujours grand soin d'indiquer, jusque dans les plus petits détails de la vie courante et sous une forme éminemment concrète et applicable, comment réaliser en notre activité cette vie de Dieu en nous : car tout, depuis la plus humble leçon de catéchisme jusqu'à la plus haute spéculation, doit être *ad emendationem vitae*.

* * *

C'est cette spiritualité que l'abbé Poppe applique, avec prédilection, à la sanctification des prêtres. Et ici elle prend toute son envergure. Car ici il parlait à des hommes obligés, de par leurs fonctions, à une sainteté transcendante, et habilités, de par les grâces de leur ordination, à cette sainteté-là. Où mieux prêcher ce primat du surnaturel qui était sa pensée profonde?

« Vous devez être des saints! leur cria-t-il sans se lasser, vous devez être des saints! » Le salut des âmes dépend de votre sainteté. Si vous ne devenez saints, des âmes seront damnées à cause de votre négligence, et vous porterez sur vous le poids de ces âmes! Ne l'oubliez pas, toute votre action, votre science, vos œuvres apostoliques; vos discours sont nuls si la grâce ne les féconde, si vous n'êtes unis au Christ, transformés dans le Christ : *sacerdos alter Christus!* Vous devez rayonner le Christ que vous représentez, vous devez reproduire en votre vie sacerdotale sa vie, ses divines vertus : vous devez être pauvres, vous devez être humbles, vous devez être simples : « d'humbles petits apôtres »; vous devez compter uniquement sur Dieu, sur la prière et sur la croix. Vous devez aimer la souffrance comme votre nourriture, non seulement la désirer, mais la demander, la « vouloir », puisque là est le salut, le vôtre et celui de votre peuple. Vous devez, saintement dévoués à ce peuple qui est Sien, vous offrir, vous sacrifier pour lui, chaque matin, avec la Victime divine, complètement, héroïquement, cruellement, jusqu'à la fibre la plus sensible de votre cœur d'homme, qui doit être brûlé pour ne plus avoir une seule pulsation qui ne soit pour Dieu et pour les âmes; vous devez être des victimes, vous devez être des *martyrs* du Règne dont vous êtes responsables.

Et le voilà, l'apostolat. Il est vain de le chercher ailleurs.

Oui, alors votre action sera féconde, parce qu'alors votre action sera divine et que l'apostolat est une œuvre divine. Alors le Christ parlera par vos lèvres et agira en vous, et vous serez étonnés des moissons qui lèveront. « C'est la force du Christ que nous mettons en œuvre à proportion que nous sommes unis au Christ. » Voilà le secret des péchés miraculeuses, voilà le secret des saints. Tout le reste est surcroît et ne vaut que par ce principe vital divin. Ne l'oubliez pas! Soyez des saints, et vous serez tout-puissants!

Ah! qu'il est bon d'entendre répéter ces hautes pensées avec une telle ferveur de conviction! Comme ce prêtre a bien compris ce qu'était le prêtre et dans quelles zones surhumaines l'établissait son sacerdoce! On dirait réentendre M. Olier, docteur du sacerdoce, mais un M. Olier devenu franciscain, tant ce tertiaire (ah! le fidèle, l'authentique tertiaire!) a pris de saint François la « folie de la croix », et la simplicité et la gracieuse cordialité. Le très sacerdotal M. Olier avec le sourire du Poverello.

Je souhaite que tous les prêtres prennent contact avec ce modèle de prêtre, lisent sa vie (1), et s'assimilent le substantiel aliment de ses œuvres : cela ne peut que leur faire un bien immense. « Il semble, écrivait de l'abbé Poppe le cardinal Van Rossum, que telle fut la vocation spéciale de cette vie de prêtre, non seulement d'être le grand promoteur de la Croisade Eucharistique, aujourd'hui si magnifiquement florissante, et de la vraie dévotion à Marie, mais surtout de devenir, pour les prêtres, le modèle et le guide du sacerdoce, qui doit trouver dans une vie intérieure

(1) Abbé JACOBS et EDOUARD NED : *Une Ame d'Apôtre, M. Edouard Poppe, prêtre.* (Lethielleux, 1932.)

d'holocauste la source de sa sanctification personnelle et de la sanctification de son apostolat. Que s'il plaisait à la divine Providence, dans un bref délai, de le faire proposer comme tel par l'Eglise au clergé de l'avenir, nous en éprouverions une joie extrême. »

MARTIAL LEKEUX, O. F. M.

Comme de coutume, à l'occasion des fêtes de Pentecôte, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

Les idées et les faits

Chronique des idées

L'inauguration de la Basilique nationale du Sacré-Cœur

Le dimanche 16 juin 1907, ayant l'honneur de prendre la parole dans la Basilique provisoire, à l'occasion d'un pèlerinage du diocèse de Liège présidé par S. Gr. Mgr Rutten, j'étais l'interprète de ce nombreux auditoire en appelant de tous nos vœux l'édification de la Basilique définitive dont la première pierre avait été posée en 1905.

« Qu'il surgisse donc, disais-je, au centre du pays, sur la plus haute crête de la capitale, émergeant du tourbillon des affaires et des plaisirs, planant au-dessus des agitations humaines, le temple véritablement national, symbole grandiose de l'âme religieuse de la patrie, acte de foi gigantesque du peuple belge.

» Hymne de pierre, qu'il chante par la majesté de sa structure et l'harmonieuse beauté de ses lignes notre indéfectible fidélité à la religion des ancêtres.

» Monument commémoratif, qu'il redise à toutes les générations qu'en 1905, dans un élan unanime de foi et de patriotisme, Roi, clergé et peuple, conscients de l'intervention de la Providence dans toute la trame de notre histoire et le déroulement de nos destinées, nous en avons décrété l'édification, pour qu'il fût le témoignage public de notre gratitude envers Dieu, l'affirmation solennelle de la pérennité de nos croyances, le mémorial du pacte d'alliance séculaire à jamais renouvelé entre Dieu et la Patrie. »

Il est superflu de constater le surcroît d'opportunité que les événements de 1914-1918 ont apporté à ces paroles et l'accroissement de la dette de reconnaissance que la Belgique victorieuse a contractée depuis lors envers le Ciel.

Après avoir insisté sur le devoir de dédier le temple national au Sacré-Cœur, pour proclamer officiellement, en notre patrie, la Royauté sociale de Jésus par son Cœur, pour dresser un trône éclatant à Celui qui, Roi par droit de naissance, Roi par droit de

conquête, veut l'être encore, à un titre nouveau, par droit d'élection populaire, de plébiscite national, Roi des cœurs, régnant par l'amour et servi par l'amour, je terminais par ces confiants appels en l'avenir.

« Puisse se lever bientôt ce jour fortuné de la dédicace où le Cœur de Jésus, intronisé dans son majestueux palais, recevra l'hommage de toute la nation!

» Puisse un jour la Belgique, représentée ici par les pouvoirs publics, se consacrer au Divin Cœur et mériter d'être appelée le royaume du Cœur de Jésus!

» Puisse cette colline bénie, sœur de celle de Montmartre, comme elle source opulente de grâces, les déverser à flots pressés sur toutes nos provinces!

» Puissent ces trois glorieux sommets, Montmartre en France, Tibidabo en Espagne, Koekelberg en Belgique, tous trois couronnés d'une basilique du Sacré-Cœur, porter bien haut, dans une sublime trilogie, la monumentale affirmation de la royauté raciale de Notre-Seigneur! »

Ces ardents souhaits ont, enfin, reçu leur partiel accomplissement; le 26 mai de cette année, au jour mémorable de l'inauguration du chœur de la Basilique. Rien n'a manqué à la splendeur de la fonction liturgique qui s'est déroulée le matin, Bénédiction solennelle, Messe pontificale célébrée par le Cardinal-Archevêque, en présence de tout l'épiscopat, du général délégué du Roi, des abbés de nos principaux monastères, devant une assemblée où toutes les autorités sociales étaient représentées par des élites. Rien non plus n'aurait manqué à la magnificence de la manifestation de l'après-midi, immense cortège convoyant le *Sanctissimum* transféré dans la nouvelle église, Salut pontifical, prédication des évêques de Tournai et de Gand, Consécration de la Belgique au Sacré-Cœur, si, par une trahison soudaine du temps, une pluie d'orage torrentielle n'avait gâté la fête et dispersé la foule.

S'il est vrai que les œuvres bénies du Ciel sont marquées du sceau de la croix, il faut assurément bien augurer de celle du Vœu national belge au Sacré-Cœur.

Par quels avatars, par quelles vicissitudes, par quelles épreuves

elle a passé depuis le jour où Léopold II, frappé par Montmartre, obéissant à une inspiration chrétienne, en conçut la pensée dès 1902, mit le projet à l'étude, adopta enfin le plan Langerock, église gothique à sept flèches dont la survenue de la guerre écarta la réalisation pour aboutir, après la victoire et la libération du pays, en exécution de la promesse solennelle renouvelée le 29 juin 1919 sur le plateau même de Koekelberg par le cardinal Mercier en présence du roi Albert I^{er}, à l'acceptation du plan génial élaboré par le maître tant regretté Van Uffel.

* * *

Si les malheurs des temps ont rabattu beaucoup de ces ambiguës espérances et forcé les promoteurs de notre Vœu national à se borner, pour le présent, à la réalisation de la faible partie de l'œuvre, démesurée d'ailleurs, conçue par le génie de Van Uffel et que ses successeurs devront réduire à de plus modestes proportions, l'idée subsiste dans sa grandeur et l'on retrouva, le dimanche 26 mai, pour l'inauguration du Cœur de la Basilique, le même élan de ferveur, la même unanimité et, à peu d'exceptions près, la même représentation officielle, religieuse et civile, que pour la cérémonie initiale de 1905.

Il faut accorder sans discussion aux esprits difficiles que dans son état actuel d'inachèvement, l'édifice, en réalité l'abside n'étant qu'une coupure arrêtée à un pilier du dôme, clocher provisoire, ne peut donner pleine satisfaction, malgré l'étincelante toiture en cuivre recouvrant les combles, malgré la superbe corniche de la grande nef, malgré les chaudes colorations de la brique Belvédère et des calcaires de Bourgogne, le Pouillinay pour la plinthe, le Vaurion pour l'élévation.

Mais, à l'inverse de beaucoup d'églises dont l'intérieur dément les promesses de la silhouette, on peut affirmer que la vision de la Basilique interne ménage la plus favorable surprise.

La physionomie de l'intérieur est d'une saisissante originalité. La rigidité des lignes fait penser à l'art égyptien, l'harmonieuse structure à l'art grec. Le fait est qu'on n'y peut pénétrer sans ressentir une forte impression de puissance et d'altière grandeur. Le vaisseau s'élève majestueux, dessinant ses trois amples travées dont chacune mesure 18 mètres en longueur, 30 mètres en largeur, 10 mètres en hauteur. Il est flanqué de deux collatéraux longs de 35 mètres aboutissant à de gracieuses chapelles à coupole; celle de la Vierge attend sa statue dans la baie que revêtira une mosaïque. Une galerie plate, à l'instar de celle de la cathédrale de Westminster, accrochée à 10 mètres de hauteur, règne au-dessus des faisceaux de huit fûts accouplés que sont les colonnes. De cette tribune le regard contemple avec admiration la voûte de 10 mètres de portée — soit 5 de plus que la voûte de nos plus larges cathédrales — entre les deux appuis formés par des arcs doubleaux en béton enrobé de Terra-Cotta. Voûte pittoresque et hardie, où les briques lourdes, remplissant les intervalles, s'appareillent en arêtes de poisson d'abord, pour s'amortir ensuite, à la clef, en amples caissons.

Trois étages de verrières, fenêtres inférieures rectangulaires, les supérieures arrondies en cintres allègent et aèrent la masse de l'édifice. Et toute cette fière architecture qui tire sa beauté exclusive de la pureté et de l'ordonnance de ses lignes — *Omnis gloria ejus ab intus* — revêt et rayonne la blonde clarté de la Terra-Cotta qui a transfiguré le béton. Ajoutez-y pour la partie dallée la teinte bleutée du petit granit belge adouci, pour le plancher où est l'emplacement des chaises, la coloration rougeoyante du bois de Jarah : et vous aurez compris le charme prenant de cet intérieur.

Au fond de l'abside, le sanctuaire ouvre ses bras. Un écran l'entoure, surmonté par le balcon qui fait suite à la galerie et dressé

sur piliers amincis où sont suspendues les courtines. Au centre s'érige l'autel majeur vers lequel convergent, comme il sied, toutes les beautés de la Maison de Dieu.

Table monumentale du Sacrifice eucharistique, il est constitué par un bloc énorme d'onyx d'un rose tendre, long de 3^m22, large de 0^m70, d'une épaisseur de 0^m15, du poids total de 5,600 kilogrammes, reposant sur quatre piliers cylindriques. Le massif postérieur est revêtu de marbre sarrancolin : là, en retrait, s'élèvera un jour la statue du Sacré-Cœur qui doit sortir des mains du grand statuaire Minne.

Le sanctuaire est comme encadré par une balustrade en marbre noir de Portor dont la partie antérieure forme banc de communion.

Et ainsi se vérifieront les paroles que le cardinal Goossens, de pieuse mémoire, prononçait, à la bénédiction de la première pierre : « Assis sur ce trône dressé par vous, Jésus attirera à lui tous les cœurs. »

* * *

Il n'y eut qu'une voix parmi les visiteurs du nouvel édifice pour s'émerveiller de l'intérieur du monument. L'extérieur échappe au jugement, puisque la partie caractéristique de l'œuvre de Van Uffel n'a pas été réalisée, et je ne suis pas loin de croire que le grand artiste en est mort de chagrin. La gloire de sa pensée créatrice c'était le dôme de majesté de 31 mètres de diamètre, de 11 mètres plus ample que celui de Sainte-Marie, lancé à 100 mètres de hauteur, diadème gigantesque, ciborium, ruisselant d'or et de vert cuivre, de l'autel majeur qui doit s'élever juste au-dessous. Avec son support immédiat, tambour en massif de maçonnerie avec arcatures ouvertes (33 m. à la base), il aura pour assise cette tour énorme aux dimensions élargies jusqu'à 39 mètres, pour appuis quatre piliers de 55 mètres — dont un seul est construit — visibles de haut en bas, dont la robustesse est si pleinement et si vigoureusement accusée.

A la cadence du mouvement des ressources, ce n'est pas notre génération qui verra se continuer l'œuvre qui sera un jour l'orgueil de la capitale.

Il était intéressant, d'autre part, de savoir le jugement que porteraient les esprits avertis sur l'aspect de l'intérieur dont la partie construite est le cinquième ou sixième de l'édifice total. M. Charles Duyver, architecte, étudiant le plan dans la *Revue technique pratique* de mars 1933, exprimait un doute à cet égard : « Il serait difficile d'émettre *a priori* un avis sur l'intérieur de l'édifice, la couleur ayant ici un rôle prépondérant. L'armature intérieure est coulée en béton armé avec coffrages en coquilles de Terra-Cotta; conception éminemment logique d'ailleurs. » Mais M. Duyver faisait confiance au talent de décorateur de l'éminent architecte qui en avait déjà fourni la preuve. L'expérience a tourné au plein succès. Les prévisions que formulait dans la même revue M. l'architecte-ingénieur Paul Rome se sont parfaitement réalisées. Je tiens à les rappeler ici pour répondre à d'injustes critiques que des gens du métier même, mais incompetents sur ce point, n'ont pas manqué d'articuler contre le grand Van Uffel.

« L'enrobage de la carcasse de béton présentait une dernière difficulté : les colonnes, les grands arcs des voûtes, quantité de poutres apparentes étaient à exécuter en béton armé. *Il ne pouvait être question d'enduit ou même de revêtement, eu égard à la dignité de l'édifice.* (Je souligne cette phrase qui doit couper court à toutes les critiques. Jamais la sincérité artistique du plus probe des architectes n'aurait toléré un faux-semblant.)

» Van Uffel songea à faire en grand l'application d'un produit qu'il avait déjà précédemment utilisé : la *Terra-Cotta*. Vous connaissez ces charmants reliefs de Lucca Della Robbia, ces guirlandes précieusement colorées des sculpteurs italiens de la Renaissance :

c'est de la Terra-Cotta. Avez-vous visité l'Angleterre, pays pauvre en pierre? Seuils de fenêtres, linteaux, façades entières dans ce pays à climat ingrat : en Terra-Cotta. Et si vous poussiez jusqu'en Amérique, vous constateriez que nombre de sky-scrapers sont de formidables constructions de centaines de mètres d'élévation en Terra-Cotta sur charpente de fer.

» En Belgique, elle était pour ainsi dire inconnue, puisque la nature nous a pourvus d'une palette de matériaux suffisants pour les besoins courants. Mais ces blocs (cylindriques) creux en terre cuite que l'on émaille au four comme une médaille ou un broc, que l'on se borne à empiler et à remplir de béton, quelle ressource pour un architecte audacieux qui n'est pas esclave de la routine!

» Et ce fut la solution, le procédé qui a permis tout le plan de Koekelberg, avec la grande tribune plate accrochée à 10 mètres de haut, avec sa voûte de 18 mètres de portée, avec ses coupes, avec tout ce que permet l'emploi du béton armé que la Terra-Cotta rend tolérable », j'ajoute qu'elle transfigure.

Cette réussite fut un encouragement et déjà depuis lors les industriels belges se sont mis à fabriquer ce produit.

Une vignette de la susdite revue représente l'exécution de ce travail. Elle montre des blocs de Terra-Cotta qui vont former le fond d'une grande poutre de 10 mètres de portée. On va procéder au ferrailage, puis au bétonnage, après quoi on décoffrera sous la Terra-Cotta. La poutre sera terminée, il ne restera plus qu'à la rejointoyer.

Voilà découvert le secret du charme souverain de cet intérieur dont la blonde clarté a ravi tous les visiteurs, le secret des structures hardies, originales, car il est manifeste que les matériaux nouveaux commandent de nouvelles formes architectoniques.

J. SCHYRGENS.

LA ROYALE BELGE

Société Anonyme d'Assurances sur la Vie et contre les Accidents

Rue Royale, 74, Bruxelles

Bilan au 31 décembre 1934.

ACTIF

1. Immobilisé :	
Immeubles et nues propriétés fr.	23,368,876.75
Prêts hypothécaires	161,751,944.79
Prêts hypothécaires, Pensions d'Employés	20,042,550.00
Prêts sur polices	13,735,849.50
	<hr/>
	218,899,221.04
2. Réalisable :	
Actionnaires	7,200,000.00
Portefeuille titres	221,518,884.70
Portefeuille Pensions d'Employés	25,498,816.58
	<hr/>
	247,017,701.28
Comptes courants en banque et encaisse	17,675,480.09
Débiteurs divers	17,098,273.62
Intérêts et primes échus	12,203,900.30
Intérêts, cotisations échus Pensions d'Employés	2,109,756.31
	<hr/>
	14,313,656.61
	<hr/>
	303,305,111.60
3. Comptes avec réassureurs :	
Réserves diverses	69,601,923.59

4. Compte d'ordre :	
Fonds publics du fonds de secours pour les Employés de l'Administration centrale	557,955.14
	<hr/>
TOTAL fr.	592,364,211.37

PASSIF

1. De la Société envers elle-même :	
Capital } 2,000 act. priv. de	
social } 500 fr.	1,000,000.00
	<hr/>
	9,000,000.00
Réserve légale et statutaire	10,000,000.00
Réserve extraordinaire	1,250,000.00
	<hr/>
	9,000,000.00
	<hr/>
	20,250,000.00
2. Sans garanties spéciales :	
Comptes de primes avec réassureurs	1,689,713.18
Comptes de dépôts des réass. Actionnaires (div. non enc.)	36,602,07.21
Administration et commissaires (art. 18 des statuts)	41,659.64
	<hr/>
	60,000.00
	<hr/>
	38,393,449.03
3. Réserves :	
Branche-Vie :	
Réserves mathématiques	436,002,573.56
Réserves mathématiques (Pensions d'Employés)	44,159,441.00
Réserves pour sinistres à régler	985,207.38
Réserves pour sinistres à régler (Pens. d'Empl.)	9,466.00
	<hr/>
	481,156,687.94
Fonds de rés. (Pens. d'Emp.)	1,324,783.00
Fonds de répartition	4,531,997.53
	<hr/>
	5,856,780.53
Branche-Accidents :	
Réserve pour sinistres à régl.	28,877,049.68
Fonds de prévision (Loi ouvriers)	600,000.00
Fonds de prévision (Loi employés)	100,000.00
Réserve spéciale (Loi)	1,159,000.00
— pour risques en cours	11,611,863.27
	<hr/>
	42,347,912.95
	<hr/>
	529,361,381.42
4. Compte d'ordre :	
Fonds de secours pour les employés de l'Administration centrale	557,955.14
5. Bénéfices :	
Solde créditeur du Compte Profits et Pertes	3,801,425.78
	<hr/>
TOTAL fr.	592,364,211.37

♦♦♦ CARRELAGES ♦♦♦

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone **748.29** BRUXELLES Téléphone **748.29**

♦♦♦ REVÊTEMENTS ♦♦♦

